

MATHIAS ENARD

BOUSSOLE

roman



**RENTRÉE FRANÇAISE
2015**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La nuit descend sur Vienne et sur l’appartement où Franz Ritter, musicologue épris d’Orient, cherche en vain le sommeil, dérivant entre songes et souvenirs, mélancolie et fièvre, revisitant sa vie, ses emballements, ses rencontres et ses nombreux séjours loin de l’Autriche – Istanbul, Alep, Damas, Palmyre, Téhéran... –, mais aussi questionnant son amour impossible avec l’idéale et insaisissable Sarah, spécialiste de l’attraction fatale de ce Grand Est sur les aventuriers, les savants, les artistes, les voyageurs occidentaux.

Ainsi se déploie un monde d’explorateurs des arts et de leur histoire, orientalistes modernes animés d’un désir pur de mélanges et de découvertes que l’actualité contemporaine vient gifler. Et le tragique écho de ce fiévreux élan brisé résonne dans l’âme blessée des personnages comme il traverse le livre.

Roman nocturne, enveloppant et musical, tout en érudition généreuse et humour doux-amer, *Boussole* est un voyage et une déclaration d’admiration, une quête de l’autre en soi et une main tendue – comme un pont jeté entre l’Occident et l’Orient, entre hier et demain, bâti sur l’inventaire amoureux de siècles de fascination, d’influences et de traces sensibles et tenaces, pour tenter d’apaiser les feux du présent.

MATHIAS ENARD

Mathias Enard est notamment l'auteur de Zone (2008), de Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants (2010) et de Rue des Voleurs (2012), tous parus chez Actes Sud. Boussole est son sixième roman.

DU MÊME AUTEUR

LA PERFECTION DU TIR, Actes Sud, 2003, prix des Cinq Continents de la francophonie ; Babel n° 903.

REMONTER L'ORÉNOQUE, Actes Sud, 2005.

BRÉVIAIRE DES ARTIFICIERS (illustrations de Pierre Marquès), Verticales, 2007 ; Folio, 2010.

ZONE, Actes Sud, 2008, prix Décembre, bourse Thyde-Monnier SGDL, prix Cadmous, prix Candide, prix du Livre Inter 2009, prix Initiales 2009 ; Babel n° 1020.

MANGÉE, MANGÉE, UN CONTE BALKANIQUE ET TERRIFIQUE (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.

PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2010, Goncourt des lycéens, prix du Livre en Poitou-Charentes 2011 ; Babel n° 1153.

L'ALCOOL ET LA NOSTALGIE, éditions Inculte, 2011 ; Babel n° 1111.

RUE DES VOLEURS, Actes Sud, 2012, prix Liste Goncourt / Le Choix de l'Orient, prix littéraire de la Porte Dorée, 2013, prix du Roman-News 2013 ; Babel n° 1259.

TOUT SERA OUBLIÉ, avec Pierre Marquès, Actes Sud BD, 2013.

Photographie de couverture : DR

Illustrations :

© Service historique de la Défense, CHA/Caen ; 2747 x 4294

Édition du journal "El Jihad", camp de Wünsdorf / Zossen.

Extrait de l'album photo de Otto Stiehl

Photo © BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais / image BPK.

Les autres illustrations sont issues des archives privées de l'auteur.

© ACTES SUD, 2015

ISBN 978-2-330-05475-5

MATHIAS ENARD

Boussole

roman

ACTES SUD

Die Augen schließ' ich wieder,
Noch schlägt das Herz so warm.
Wann grünt ihr Blätter am Fenster ?
Wann halt' ich mein Liebchen im Arm ?

*Je referme les yeux,
Mon cœur bat toujours ardemment.
Quand reverdiront les feuilles à la fenêtre ?
Quand tiendrai-je mon amour entre mes bras ?*

WILHELM MÜLLER & FRANZ SCHUBERT,
Le Voyage en hiver.

Nous sommes deux fumeurs d'opium chacun dans son nuage, sans rien voir au-dehors, seuls, sans nous comprendre jamais nous fumons, visages agonisants dans un miroir, nous sommes une image glacée à laquelle le temps donne l'illusion du mouvement, un cristal de neige glissant sur une pelote de givre dont personne ne perçoit la complexité des enchevêtrements, je suis cette goutte d'eau condensée sur la vitre de mon salon, une perle liquide qui roule et ne sait rien de la vapeur qui l'a engendrée, ni des atomes qui la composent encore mais qui, bientôt, serviront à d'autres molécules, à d'autres corps, aux nuages pesant lourd sur Vienne ce soir : qui sait dans quelle nuque ruissellera cette eau, contre quelle peau, sur quel trottoir, vers quelle rivière, et cette face indistincte sur le verre n'est mienne qu'un instant, une des millions de configurations possibles de l'illusion – tiens M. Gruber promène son chien malgré la bruine, il porte un chapeau vert et son éternel imperméable ; il se protège des éclaboussures des voitures en faisant de petits bonds ridicules sur le trottoir : le clébard croit qu'il veut jouer, alors il bondit vers son maître et se prend une bonne baffe au moment où il pose sa patte crasseuse sur l'imper de M. Gruber qui finit malgré tout par se rapprocher de la chaussée pour traverser, sa silhouette est allongée par les réverbères, flaque noircie au milieu des mers d'ombre des grands arbres, déchirées par les phares sur la Porzellangasse, et *Herr* Gruber hésite apparemment à s'enfoncer dans la nuit de l'Alsergrund, comme moi à laisser ma contemplation des gouttes d'eau, du thermomètre et du rythme des tramways qui descendent vers Schottentor.

L'existence est un reflet douloureux, un rêve d'opiomane, un poème de Rumi chanté par Shahram Nazeri, l'*ostinato* du *zarb* fait légèrement vibrer la vitre sous mes doigts comme la peau de la percussion, je devrais poursuivre ma lecture au lieu de regarder M. Gruber disparaître sous la pluie, au lieu de tendre l'oreille aux mélismes tournoyants du chanteur iranien, dont la puissance et le timbre pourraient faire rougir de honte bien des ténors de chez nous. Je devrais arrêter le disque, impossible de me concentrer ; j'ai beau relire ce tiré à part pour la dixième fois je n'en comprends pas le sens mystérieux, vingt pages, vingt pages horribles, glaçantes, qui me parviennent précisément aujourd'hui, aujourd'hui qu'un médecin compatissant a peut-être nommé ma maladie, a déclaré mon corps officiellement malade, presque soulagé

d'avoir posé – baiser mortel – un diagnostic sur mes symptômes, un diagnostic qu'il convient de confirmer, tout en commençant un traitement, disait-il, et en suivre l'évolution, l'évolution, voilà, on en est là, contempler une goutte d'eau évoluer vers la disparition avant de se reformer dans le Grand Tout.

Il n'y a pas de hasard, tout est lié, dirait Sarah, pourquoi reçois-je précisément aujourd'hui cet article par la poste, un tiré à part d'autrefois, de papier et d'agrafes, au lieu d'un PDF assorti d'un message souhaitant "bonne réception", un mail qui aurait pu transmettre quelques nouvelles, expliquer où elle se trouve, ce qu'est ce Sarawak d'où elle écrit et qui, d'après mon atlas, est un État de Malaisie situé dans le Nord-Ouest de l'île de Bornéo, à deux pas de Brunei et de son riche sultan, à deux pas aussi des gamelans de Debussy et de Britten, me semble-t-il – mais la teneur de l'article est bien différente ; pas de musique, à part peut-être un long chant funèbre ; vingt feuillets denses parus dans le numéro de septembre de *Representations*, belle revue de l'université de Californie dans laquelle elle a déjà souvent écrit. L'article porte une brève dédicace sur la page de garde, sans commentaire, *Pour toi très cher Franz, je t'embrasse fort, Sarah*, et a été posté le 17 novembre, c'est-à-dire il y a deux semaines – il faut encore deux semaines à un courrier pour faire le trajet Malaisie-Autriche, peut-être a-t-elle radiné sur les timbres, elle aurait pu ajouter une carte postale, qu'est-ce que cela signifie, j'ai parcouru toutes les traces d'elle que j'ai dans mon appartement, ses articles, deux livres, quelques photographies, et même une version de sa thèse de doctorat, imprimée et reliée en Skivertex rouge, deux forts volumes de trois kilos chacun :

"Dans la vie il y a des blessures qui, comme une lèpre, rongent l'âme dans la solitude", écrit l'Iranien Sadegh Hedayat au début de son roman *La Chouette aveugle* : ce petit homme à lunettes rondes le savait mieux que quiconque. C'est une de ces blessures qui l'amena à ouvrir le gaz en grand dans son appartement de la rue Championnet à Paris, un soir justement de grande solitude, un soir d'avril, très loin de l'Iran, très loin, avec pour seule compagnie quelques poèmes de Khayyam et une sombre bouteille de cognac, peut-être, ou un galet d'opium, ou peut-être rien, rien du tout, à part les textes qu'il gardait encore par-devers lui et qu'il a emportés dans le grand vide du gaz.

On ignore s'il laissa une lettre, ou un signe autre que son roman *La Chouette aveugle*, depuis longtemps achevé, et qui lui vaudra, deux ans après sa mort, l'admiration d'intellectuels français qui n'avaient jamais rien lu de l'Iran : l'éditeur José Corti publiera *La Chouette aveugle* peu après *Le Rivage des Syrtes* ; Julien Gracq connaîtra le succès quand le gaz de la rue Championnet venait de faire son effet, l'an 1951, et dira que le *Rivage* est le roman de "toutes les pourritures nobles", comme celles qui venaient d'achever de ronger Hedayat dans l'éther du vin et du gaz. André Breton prendra parti pour les deux hommes et leurs livres, trop tard pour sauver Hedayat de ses blessures, s'il avait pu être sauvé, si le mal n'était pas, très certainement, incurable.

Le petit homme à épaisses lunettes rondes était dans l'exil comme en Iran, calme et discret, parlant bas. Son ironie et sa méchante tristesse lui valurent la censure, à moins que ce ne fût sa sympathie pour les fous et les ivrognes, peut-être même son admiration pour certains livres et certains poètes ; peut-être le censura-t-on parce qu'il tâtait un peu de l'opium et de la cocaïne, tout en se moquant des drogués ; parce qu'il buvait seul, ou avait la tare de ne plus rien attendre de Dieu, pas même certains soirs de grande solitude, quand le gaz appelle ; peut-être parce qu'il était misérable, ou parce qu'il croyait raisonnablement à l'importance de ses écrits, ou qu'il n'y croyait pas, toutes choses qui dérangent.

Toujours est-il que rue Championnet aucune plaque ne signale son passage, ni son départ ; en Iran aucun monument ne le rappelle, malgré le poids de l'histoire qui le rend incontournable, et le poids de sa mort, qui pèse encore sur ses compatriotes. Son œuvre vit aujourd'hui à Téhéran comme lui mourut, dans la misère et la clandestinité, sur les étals des marchés aux puces, ou dans des rééditions tronquées, élaguées de toute allusion pouvant précipiter le lecteur dans la drogue ou le suicide, pour la préservation de la jeunesse iranienne, atteinte de ces maladies de désespoir, le suicide et la drogue et qui se jette donc sur les livres de Hedayat avec délectation, quand elle y parvient, et ainsi célébré et mal lu, il rejoint les grands noms qui l'entourent au Père-Lachaise, à deux pas de Proust, aussi sobre dans l'éternité qu'il le fut dans la vie, aussi discret, sans fleurs tapageuses et recevant peu de visites, depuis ce jour d'avril 1951 où il choisit le gaz et la rue Championnet pour mettre un terme à toutes choses, rongé par une lèpre de l'âme, impérieuse et inguérissable. "Personne ne prend la décision de se suicider ; le suicide est en certains hommes, il est dans leur nature", Hedayat écrit ces lignes à la fin des années 1920. Il les écrit avant de lire et de traduire Kafka, avant de présenter Khayyam. Son œuvre s'ouvre par la fin. Le premier recueil qu'il publie débute par *Enterré vivant, Zendé bé gour*, le suicide et la destruction, et décrit clairement les pensées, pensons-nous, de l'homme au moment où il s'abandonne au gaz vingt ans plus tard, se laissant somnoler doucement après avoir pris soin de détruire ses papiers et ses notes, dans la minuscule cuisine envahie par l'insupportable parfum du printemps qui arrive. Il a détruit ses manuscrits, peut-être plus courageux que Kafka, peut-être parce qu'il n'a aucun Max Brod sous la main, peut-être parce qu'il n'a confiance en personne, ou qu'il est convaincu qu'il est l'heure de disparaître. Et si Kafka s'en va en toussant, corrigeant jusqu'à la dernière minute des textes qu'il voudra brûler, Hedayat part dans la lente agonie du sommeil lourd, sa mort déjà écrite, vingt ans plus tôt, sa vie toute marquée par les plaies et les blessures de cette lèpre qui le rongait dans la solitude, et dont nous devinons qu'elle est liée à l'Iran, à l'Orient, à l'Europe et à l'Occident, comme Kafka était dans Prague à la fois allemand, juif et tchèque sans être rien de tout cela, perdu plus que tous ou plus libre que tous. Hedayat avait une de ces plaies du soi

qui vous font tanguer dans le monde, c'est cette faille qui s'est ouverte jusqu'à devenir crevasse ; il y a là, comme dans l'opium, dans l'alcool, dans tout ce qui vous ouvre en deux, non pas une maladie mais une décision, une volonté de se fissurer l'être, jusqu'au bout.

Si nous entrons dans ce travail par Hedayat et sa *Chouette aveugle*, c'est que nous nous proposons d'explorer cette fêlure, d'aller voir dans la lézarde, de nous introduire dans l'ivresse de celles et ceux qui ont trop vacillé dans l'altérité ; nous allons prendre la main du petit homme pour descendre observer les blessures qui rongent, les drogues, les ailleurs, et explorer cet entre-deux, ce *barzakh*, le monde entre les mondes où tombent les artistes et les voyageurs.

Ce prologue est décidément bien surprenant, ces premières lignes sont toujours, quinze ans après, aussi déroutantes – il doit être tard, mes yeux se ferment sur le vieux tapuscrit malgré le *zarb* et la voix de Nazeri. Sarah avait été furieuse, au moment de la soutenance de sa thèse, qu'on lui reproche le ton "romantique" de son préambule et ce parallèle "absolument hors sujet" avec Gracq et Kafka. Pourtant Morgan son directeur de recherche avait essayé de la défendre, d'une façon d'ailleurs assez naïve, en disant "qu'il était toujours bon de parler de Kafka", ce qui avait fait soupirer ce jury d'orientalistes vexés et de mandarins assoupis qui ne pouvaient être tirés de leur sommeil doctrinal que par la haine qu'ils éprouvaient les uns envers les autres : ils oublièrent d'ailleurs assez vite le liminaire si inusité de Sarah pour se chamailler à propos de questions de méthodologie, c'est-à-dire qu'ils ne voyaient pas en quoi *la promenade* (le vieux type crachait ce mot comme une insulte) pouvait avoir quelque chose de scientifique, même en se laissant guider par la main de Sadeqh Hedayat. J'étais à Paris de passage, content d'avoir l'occasion d'assister pour la première fois à une soutenance "en Sorbonne" et que ce soit la sienne, mais une fois passés la surprise et l'amusement de découvrir l'état de vétusté des couloirs, de la salle et du jury, relégués au fin fond de Dieu sait quel département perdu dans le labyrinthe de la connaissance, où cinq sommités allaient, l'une après l'autre, faire montre de leur peu d'intérêt pour le texte dont on était censé parler, tout en déployant des efforts surhumains – comme moi dans la salle – pour ne pas s'endormir, cet exercice me remplit d'amertume et de mélancolie, et au moment où nous quitions l'endroit (salle de classe sans faste, aux pupitres d'aggloméré fendu, fêlé, qui ne recelaient pas le savoir, mais les graffitis distrayants et les chewing-gums collés) afin de laisser ces gens délibérer, j'ai été saisi par un puissant désir de prendre mes jambes à mon cou, descendre le boulevard Saint-Michel et marcher au bord de l'eau pour ne pas croiser Sarah et qu'elle ne devine pas mes impressions sur cette fameuse soutenance qui devait être si importante pour elle. Il y avait une trentaine de personnes dans le public, autant dire foule pour le couloir minuscule où nous nous sommes retrouvés compressés ; Sarah est sortie en même temps que l'assistance, elle parlait à une dame plus âgée et très élégante, dont je savais qu'elle était sa mère, et à un jeune homme qui lui ressemblait d'une façon troublante, son frère. Il était impossible d'avancer vers la sortie sans les croiser, j'ai fait demi-tour pour regarder les portraits d'orientalistes qui ornaient le corridor, vieilles gravures jaunies et plaques commémoratives d'une époque fastueuse et révolue. Sarah bavardait, elle avait l'air épuisée mais pas abattue ; peut-être, dans le

feu du combat scientifique, en prenant des notes pour préparer ses répliques, avait-elle eu une sensation tout à fait différente de celle du public. Elle m'a aperçu, et m'a fait un signe de la main. J'étais surtout venu pour l'accompagner, mais aussi pour me préparer, ne serait-ce qu'en imagination, à ma propre soutenance – ce à quoi je venais d'assister n'était pas pour me rassurer. Je me trompais : après quelques minutes de délibérations, lorsqu'on nous a de nouveau admis dans la salle, elle a obtenu la note la plus élevée ; le fameux président ennemi de la "promenade" l'a complimentée chaudement pour son travail et aujourd'hui, en relisant le début de ce texte, il faut bien admettre qu'il y avait quelque chose de fort et de novateur dans ces quatre cents pages sur les images et les représentations de l'Orient, non-lieux, utopies, fantasmes idéologiques dans lesquels s'étaient perdus beaucoup de ceux qui avaient voulu les parcourir : les corps des artistes, poètes et voyageurs qui avaient tenté de les explorer étaient poussés petit à petit vers la destruction ; l'illusion rongait, comme disait Hedayat, l'âme dans la solitude – ce qu'on avait longtemps appelé folie, mélancolie, dépression était souvent le résultat d'un frottement, d'une perte de soi dans la création, au contact de l'altérité, et même si cela me paraît aujourd'hui un peu rapide, romantique, pour tout dire, il y avait sans doute déjà là une véritable intuition sur laquelle elle a bâti tout son travail postérieur.

Une fois le verdict rendu et très heureux pour elle je suis allé la féliciter, elle m'a chaleureusement embrassé en me demandant mais que fais-tu ici, je lui ai répondu qu'un heureux hasard m'avait amené à Paris à ce moment-là, gentil mensonge, elle m'a invité à me joindre à ses proches pour la coupe de champagne traditionnelle, ce que j'ai accepté ; nous nous sommes retrouvés à l'étage d'un café du quartier, où se célébraient souvent ce genre d'événements. Sarah avait soudain l'air abattue, j'ai remarqué qu'elle flottait dans son tailleur gris ; ses formes avaient été avalées par l'Académie, son corps portait les traces de l'effort fourni au cours des semaines et des mois précédents : les quatre années antérieures avaient tendu vers cet instant, n'avaient eu de sens que pour cet instant, et maintenant que le champagne coulait elle affichait un doux sourire rendu de parturiente – ses yeux étaient cernés, j'imaginai qu'elle avait passé la nuit à revoir son exposé, trop excitée pour trouver le sommeil. Gilbert de Morgan, son directeur de thèse, était là bien sûr ; je l'avais déjà croisé à Damas. Il ne cachait pas sa passion pour sa protégée, il la couvait d'un œil paternel qui louchait doucement vers l'inceste au gré du champagne : à la troisième coupe, le regard allumé et les joues rouges, accoudé seul à une table haute, je surpris ses yeux errer des chevilles jusqu'à la ceinture de Sarah, de bas en haut puis de haut en bas – il lâcha aussitôt un petit rot mélancolique et vida son quatrième verre. Il remarqua que je l'observais, me roula des yeux furibards avant de me reconnaître et de me sourire, nous nous sommes déjà rencontrés, non ? Je lui ai rafraîchi la mémoire, oui, je suis Franz Ritter, nous nous sommes vus à Damas avec Sarah – ah bien sûr, le musicien, et j'étais déjà tellement habitué à cette méprise que je répondis par un sourire un peu niais. Je n'avais pas encore échangé plus de deux mots avec la récipiendaire, sollicitée par tous ses amis et parents que j'étais déjà coincé en compagnie de ce grand savant que tout le monde, en dehors d'une salle de classe ou d'un conseil de département, souhaitait ardemment éviter. Il me posait des questions de circonstance sur ma propre carrière universitaire, des questions auxquelles je ne savais pas

répondre et que je préférais même ne pas me poser ; il était néanmoins plutôt en forme, gaillard, comme disent les Français, pour ne pas dire paillard ou égrillard, et j'étais loin de m'imaginer que je le retrouverais quelques mois plus tard à Téhéran, dans des circonstances et un état bien différents, toujours en compagnie de Sarah qui, pour l'heure, était en grande conversation avec Nadim – il venait d'arriver, elle devait lui expliquer les tenants et aboutissants de la soutenance, pourquoi n'y avait-il pas assisté, je l'ignore ; lui aussi était très élégant, dans une belle chemise blanche à col rond qui éclairait son teint mat, sa courte barbe noire ; Sarah lui tenait les deux mains comme s'ils allaient se mettre à danser. Je me suis excusé auprès du professeur et suis allé à leur rencontre ; Nadim m'a aussitôt donné une accolade fraternelle qui m'a ramené en un instant à Damas, à Alep, au luth de Nadim dans la nuit, enivrant les étoiles du ciel métallique de Syrie, si loin, si loin, déchiré non plus par les comètes, mais par les missiles, les obus, les cris et la guerre – impossible, à Paris en 1999, devant une coupe de champagne, de s'imaginer que la Syrie allait être dévastée par la pire violence, que le souk d'Alep allait brûler, le minaret de la mosquée des Omeyyades s'effondrer, tant d'amis mourir ou être contraints à l'exil ; impossible même aujourd'hui d'imaginer l'ampleur de ces dégâts, l'envergure de cette douleur depuis un appartement viennois confortable et silencieux.

Tiens, le disque est terminé. Quelle force dans ce morceau de Nazeri. Quelle simplicité magique, mystique, cette architecture de percussion qui soutient la pulsation lente du chant, le rythme lointain de l'extase à atteindre, un *zikr* hypnotique qui vous colle à l'oreille et vous accompagne des heures durant. Nadim est un joueur de luth internationalement reconnu aujourd'hui, leur mariage avait fait grand bruit dans la petite communauté étrangère de Damas, si imprévu, si soudain qu'il en devenait suspect aux yeux de beaucoup et surtout de l'ambassade de France en Syrie – une des innombrables surprises dont Sarah est coutumière, la dernière en date étant cet article particulièrement saisissant sur le Sarawak : peu de temps après l'arrivée de Nadim je leur ai dit au revoir, Sarah m'a longuement remercié d'être venu, elle m'a demandé si je restais quelques jours à Paris, si nous aurions le temps de nous revoir, j'ai répondu que je rentrais en Autriche dès le lendemain ; j'ai salué respectueusement l'universitaire désormais tout à fait avachi sur sa table et je suis parti.

Je suis sorti du café et j'ai repris ma promenade parisienne. J'ai ressassé longuement, les pieds traînant dans les feuilles mortes des quais de la Seine, les raisons réelles qui avaient bien pu me pousser à perdre mon temps ainsi, à une soutenance de thèse et au pot qui avait suivi, et j'entrevois, dans le halo de lumière entourant, à Paris, les bras fraternels des ponts en les arrachant au brouillard, un moment d'une trajectoire, d'une déambulation dont le but et le sens n'apparaîtront peut-être qu'*a posteriori*, et passent évidemment par ici, par Vienne où M. Gruber revient de sa promenade avec son clebs infect : pas lourds dans l'escalier, chien qui jappe, puis au-dessus de moi, sur mon plafond, galopades et grattements. M. Gruber n'a jamais su être discret et pourtant il est le premier à se plaindre de mes disques, Schubert, passe encore, dit-il, mais ces vieux opéras et ces musiques, hum, exotiques, ce n'est pas forcément du goût de tout le monde, vous voyez ce que je veux dire. Je comprends que la musique vous gêne, monsieur Gruber, vous m'en voyez désolé. Je tiens à vous signaler néanmoins que j'ai pratiqué toutes les

expériences possibles et imaginables sur l’ouïe de votre chien, en votre absence : j’ai découvert que seul Bruckner (et encore, à des niveaux sonores frisant l’inacceptable) calme ses grattements sur le parquet et réussit à faire taire ses aboiements suraigus, dont tout l’immeuble se plaint par ailleurs, ce que je me propose de développer dans un article scientifique de musicothérapie vétérinaire qui me vaudra sans nul doute les félicitations de mes pairs, “Des effets des cuivres sur l’humeur canine : développements et perspectives”.

Il a de la chance que je sois moi-même fatigué, Gruber, parce que je lui remettrais bien un coup de *tombak* à fond les manettes, de musique exotique pour son chien et lui. Fatigué de cette longue journée de souvenir pour échapper – pourquoi se voiler la face – à la perspective de la maladie, ce matin déjà en rentrant de l’hôpital j’ai ouvert la boîte aux lettres, j’ai pensé que l’enveloppe molletonnée contenait ces fameux résultats d’examens médicaux dont le laboratoire doit m’envoyer une copie : avant que le cachet de la poste ne me détrompe j’ai hésité de longues minutes à ouvrir. Je croyais Sarah quelque part entre Darjeeling et Calcutta et voilà qu’elle apparaît dans une jungle verdoyante du Nord de l’île de Bornéo, dans les ex-possessions britanniques de cette île ventrue. Le sujet monstrueux de l’article, le style sec, si différent de son lyrisme habituel, est effrayant ; il y a des semaines que nous n’avons échangé aucun courrier et précisément à l’instant où je traverse la plus difficile période de ma vie elle réapparaît de cette façon singulière – j’ai passé la journée à relire ses textes, avec elle, ce qui m’a évité de penser, m’a sorti de moi, et alors que je m’étais promis de commencer à corriger le mémoire d’une étudiante il est temps de dormir, je crois que je vais attendre demain matin pour me plonger dans les considérations de cette élève, *L’Orient dans les opéras viennois de Gluck*, parce que la fatigue fait que mes yeux se ferment, que je dois abandonner toute lecture et aller au lit.

La dernière fois que j’ai vu Sarah, elle passait trois jours à Vienne pour je ne sais quelle raison académique. (Je lui avais bien évidemment proposé de loger ici, mais elle avait refusé, arguant que l’organisation qui la recevait lui offrait un magnifique hôtel très viennois dont elle n’entendait pas se passer au profit de mon canapé *avachi*, ce qui m’avait, reconnaissons-le, vexé comme un pou.) Elle était très en forme et m’avait donné rendez-vous dans un café du 1^{er} arrondissement, un de ces somptueux établissements auxquels l’affluence des touristes, seigneurs du lieu, confère un air décadent qui lui plaisait. Elle a très vite insisté pour que nous nous promenions, malgré la bruine, ce qui m’a contrarié, je n’avais aucune envie de jouer les vacanciers par un après-midi d’automne humide et froid, mais elle débordait d’énergie et a fini par me convaincre. Elle voulait prendre le tram D jusqu’à son terminus, là-haut à Nussdorf, puis marcher un peu sur le Beethovengang ; je lui ai rétorqué que nous marcherions surtout dans la boue, qu’il valait mieux rester dans le quartier – nous avons flâné sur le Graben jusqu’à la cathédrale, je lui ai raconté deux ou trois anecdotes sur les chansons paillardes de Mozart qui l’ont fait rire.

— Tu sais Franz, m’a-t-elle dit au moment où nous longions les files de calèches au bord de la place Saint-Stéphane, il y a quelque chose de très intéressant chez ceux qui pensent que Vienne est la porte de l’Orient, ce qui m’a fait rire à mon tour.

— Non non, ne rigole pas, je pense que je vais écrire là-dessus, sur les représentations de Vienne en *Porta Orientis*.

Les chevaux avaient les naseaux fumants de froid et déféquaient tranquillement dans des sacs de cuir accrochés sous leurs queues pour ne pas souiller les très nobles pavés viennois.

— J’ai beau réfléchir, je ne vois pas, j’ai répondu. La formule de Hofmannsthal, “Vienne porte de l’Orient”, me paraît très idéologique, liée au *désir* de Hofmannsthal quant à la place de l’empire en Europe. La phrase est de 1917... Bien sûr, il y a des *čevapčići* et du paprika, mais à part ça, c’est plus la ville de Schubert, de Richard Strauss, de Schönberg, rien de très oriental là-dedans, d’après moi. Et même dans la représentation, dans l’imagerie viennoise, à part le croissant j’avais du mal à entrevoir quoi que ce soit qui évoque un tant soit peu l’Orient.

C’est un cliché. Je lui avais asséné mon mépris pour cette idée si rebattue qu’elle n’avait plus aucun sens :

— Ce n’est pas parce qu’on a eu deux fois les Ottomans à ses portes qu’on en devient précisément la porte de l’Orient.

— La question n’est pas là, la question n’est pas dans la réalité de cette idée, ce qui m’intéresse c’est de comprendre pourquoi et comment tant de voyageurs ont vu en Vienne et en Budapest les premières villes “orientales” et ce que cela peut nous apprendre sur le sens qu’ils donnent à ce mot. Et si Vienne est la *porte* de l’Orient, vers quel Orient ouvre-t-elle ?

Sa quête du sens de l’Orient, interminable, infinie – j’avoue avoir douté de mes certitudes, réfléchi à mon tour, et en y repensant maintenant, en éteignant la lumière, il y avait peut-être dans le cosmopolitisme de la Vienne impériale quelque chose d’Istanbul, quelque chose de l’*Öster Reich*, de l’empire de l’Est, mais qui me paraissait loin, très loin aujourd’hui. Vienne n’est plus la capitale des Balkans depuis longtemps et les Ottomans n’existent plus. L’empire des Habsbourg était certes l’empire du Milieu, et avec le calme de la respiration qui précède l’endormissement, en écoutant les voitures glisser sur la chaussée humide, l’oreiller encore délicieusement frais contre ma joue, l’ombre du battement du *zarb* toujours dans l’oreille, il faut que je convienne que Sarah connaît sans doute mieux Vienne que moi, plus profondément, sans s’arrêter à Schubert ou Mahler, comme souvent les étrangers connaissent mieux une ville que leurs habitants, perdus dans la routine – elle m’avait traîné, il y a longtemps, avant notre départ à Téhéran, après mon installation ici, elle m’avait traîné au Josephinum, l’ancien hôpital militaire où se trouve un musée des plus atroces : l’exposition des modèles anatomiques de la fin du XVIII^e siècle, conçus pour l’édification des chirurgiens de l’armée et leur apprentissage, sans dépendre des cadavres ni de leurs odeurs – des figures en cire commandées à Florence dans un des plus grands ateliers de sculpture ; parmi les modèles exposés dans des vitrines de bois précieux se trouvait, sur un coussin rose pâli par le temps, une jeune femme blonde aux traits fins, allongée le visage tourné sur le côté, la nuque un peu fléchie, les cheveux détachés, un diadème d’or au front, les lèvres légèrement entrouvertes, deux rangs de belles perles autour du cou, un genou à demi plié, les yeux ouverts dans une pose plutôt inexpressive mais qui, si on l’observait assez longtemps, suggérait l’abandon ou du moins la passivité : entièrement nue, le

pubis plus foncé que la chevelure et légèrement rebondi, elle était d'une grande beauté. Ouverte tel un livre depuis la poitrine jusqu'au vagin, on pouvait voir son cœur, ses poumons, son foie, ses intestins, son utérus, ses veines comme si elle avait été soigneusement découpée par un criminel sexuel d'une habileté prodigieuse qui aurait incisé son thorax, son abdomen et l'aurait mise au jour, l'intérieur d'une boîte à couture, d'une horloge de grand prix, d'un automate. Ses longs cheveux déployés sur le coussin, son regard calme, ses mains à demi repliées suggéraient même qu'elle ait pu y prendre plaisir, et l'ensemble, dans sa cage de verre aux montants d'acajou, provoquait à la fois le désir et l'effroi, la fascination et le dégoût : j'imaginai, près de deux siècles plus tôt, les jeunes apprentis médecins découvrant ce corps de cire, pourquoi penser à ces choses avant de s'endormir, il vaudrait bien mieux imaginer le baiser d'une mère sur notre front, cette tendresse qu'on attend dans la nuit et qui n'arrive jamais plutôt que des mannequins anatomiques ouverts de la clavicule jusqu'au bas-ventre – que méditaient ces toubibs en herbe face à ce simulacre nu, arrivaient-ils à se concentrer sur le système digestif ou respiratoire alors que la première femme qu'ils voyaient ainsi, sans vêtements, du haut de leurs gradins et de leurs vingt ans était une blonde élégante, une fausse morte à laquelle le sculpteur s'était ingénié à donner tous les aspects de la vie, pour qui il avait employé tout son talent, dans le pli du genou, dans la carnation des cuisses, dans l'expression des mains, dans le réalisme du sexe, dans le jaune nervuré de sang de la rate, le rouge foncé et alvéolaire des poumons. Sarah s'extasiait devant cette perversion, regarde ces cheveux, c'est incroyable, disait-elle, ils sont savamment disposés pour suggérer la nonchalance, l'amour, et j'imaginai un amphithéâtre entier de carabins militaires pousser des oh admiratifs lorsqu'un rude professeur à moustaches dévoilait ce modèle pour dénombrer, baguette à la main, les organes un à un et tapoter, d'un air entendu, le clou du spectacle : le minuscule fœtus contenu dans la matrice rosâtre, à quelques centimètres du pubis aux poils blonds, évanescents, délicats, d'une finesse qu'on imagine être le reflet d'une douceur terrifiante et interdite. C'est Sarah qui me l'a fait remarquer, tiens, c'est fou, elle est enceinte, et je me suis demandé si cette gravidité cireuse était un caprice de l'artiste ou une exigence des commanditaires, montrer l'éternel féminin sous toutes ses coutures, dans toutes ses possibilités ; ce fœtus, une fois découvert, au-dessus de la toison claire, rajoutait encore à la tension sexuelle qui s'échappait de l'ensemble, et une immense culpabilité vous étreignait, car vous aviez trouvé de la beauté dans la mort, une étincelle de désir dans un corps si parfaitement dépecé – on ne pouvait s'empêcher d'imaginer l'instant de la conception de cet embryon, un temps perdu dans la cire, et de se demander quel homme, de chair ou de résine, avait pénétré ces entrailles si parfaites pour les ensemençer, et vous détourniez immédiatement la tête : Sarah souriait de ma pudeur, elle m'a toujours cru prude, sans doute parce qu'elle ne pouvait percevoir que ce n'était pas la scène en elle-même qui me faisait détourner le regard, mais celle qui se dessinait dans mon esprit, bien plus troublante, en vérité – moi, ou quelqu'un qui me ressemblait, en train de pénétrer cette morte-vivante.

Le reste de l'exposition était à l'avenant : un écorché vif reposait tranquillement le genou plié comme si de rien n'était, alors qu'il n'avait plus un centimètre carré de peau, plus un, pour montrer toute la complexité colorée de sa circulation sanguine ; des pieds, des mains, des organes divers se tenaient dans

des boîtes en verre, des détails d'os, d'articulations, de nerfs, enfin tout ce que le corps contient de mystères grands et petits, et bien évidemment il faut que je pense à ça maintenant, ce soir, cette nuit, alors que j'ai lu ce matin l'horrible article de Sarah, que j'ai eu moi-même l'annonce de la maladie et que j'attends ces saloperies de résultats d'analyses, changeons-nous les idées, retournons-nous, l'homme qui cherche à s'endormir se retourne et c'est un nouveau départ, un nouvel essai, respirons profondément.

Un tramway bringuebale sous ma fenêtre, encore un qui descend la Porzellangasse. Les tramways montants sont plus silencieux, ou peut-être y en a-t-il moins, tout simplement ; qui sait, il est possible que la municipalité souhaite amener les consommateurs vers le centre, sans se soucier de les ramener ensuite chez eux. Il y a quelque chose de musical dans ce bringuebalement, quelque chose du *Chemin de fer* d'Alkan en plus lent, Charles Valentin Alkan maître oublié du piano, ami de Chopin, de Liszt, de Heinrich Heine et de Victor Hugo, dont on raconte qu'il est mort écrasé par sa bibliothèque en attrapant le Talmud sur une tablette – j'ai lu récemment que c'était sans doute faux, une légende de plus à propos de ce compositeur légendaire, si brillant qu'on l'oublia pendant plus d'un siècle, il semble qu'il soit mort écrasé par un portemanteau ou une lourde étagère sur laquelle on rangeait les chapeaux, le Talmud n'avait rien à voir là-dedans, *a priori*. En tout cas son *Chemin de fer* pour piano est absolument virtuose, on y entend la vapeur, le grincement des premiers trains ; la locomotive y galope à la main droite, et ses bielles roulent sous la gauche, ce qui donne une impression de démultiplication du mouvement ma foi assez étrange, et à mon avis atrocement difficile à jouer – kitsch, aurait asséné Sarah, très kitsch cette histoire de train, et elle n'aurait pas eu complètement tort, il est vrai que les compositions programmatiques "imitatives" ont quelque chose de suranné, pourtant il y aurait peut-être là une idée d'article, "Bruits de trains : le chemin de fer dans la musique française", en ajoutant à Alkan la *Pacific 231* d'Arthur Honegger, les *Essais de locomotives* de Florent Schmitt l'orientaliste et même le *Chant des chemins de fer* de Berlioz : je pourrais moi-même composer une petite pièce, *Tramways de porcelaine*, pour clochettes, *zarb* et bols tibétains. Il est fort possible que Sarah trouve cela du dernier kitsch, est-ce qu'elle verrait l'évocation du mouvement d'un rouet, de la course d'un cheval ou la dérive d'une barque tout aussi kitsch, sans doute pas, je crois me souvenir qu'elle appréciait, comme moi, les *Lieder* de Schubert, en tout cas nous en parlions souvent. Le madrigalisme est définitivement une grande question. Je n'arrive pas à m'enlever Sarah de la tête, dans la fraîcheur de l'oreiller, du coton, de la tendresse des plumes, pourquoi m'avait-elle traîné dans cet incroyable musée de cire, impossible de m'en souvenir – sur quoi travaillait-elle à ce moment-là, au moment de mon installation ici, alors que j'avais l'impression d'être Bruno Walter appelé pour seconder Mahler le Grand à l'Opéra de Vienne, cent ans après : revenu victorieux d'une campagne en Orient, à Damas précisément, j'étais mandé pour seconder mon maître à l'université et j'avais presque immédiatement trouvé ce logement à deux pas du magnifique campus où j'allais officier, appartement certes petit, mais agréable, malgré les grattements de l'animal de *Herr* Gruber, et dont le canapé-lit, quoi qu'en dise Sarah, était tout à fait honorable, la preuve : quand elle était venue pour la première fois, au moment de cette visite étrange au musée des belles découpées, elle y avait dormi une semaine au moins sans s'en plaindre. Enchantée de voir Vienne, enchantée que je lui

fasse découvrir Vienne, disait-elle, même si c'était elle qui me traînait dans les endroits les plus insoupçonnés de la ville. Bien sûr je l'ai emmenée voir la maison de Schubert et les nombreuses demeures de Beethoven ; bien sûr j'ai payé (sans lui avouer, en lui mentant sur le prix) une fortune pour que nous puissions aller à l'opéra – le *Simon Boccanegra* de Verdi plein d'épées et de fureur dans la mise en scène de Peter Stein le Grand, Sarah était ressortie enchantée, ébahie, époustouflée par le lieu, l'orchestre, les chanteurs, le spectacle, Dieu sait pourtant que l'opéra peut être kitsch, elle s'était pourtant rendue à Verdi et à la musique, non sans me faire remarquer, comme à son habitude, une coïncidence amusante : Tu as vu que le personnage manipulé tout au long de l'opéra s'appelle Adorno ? Celui qui croit avoir raison, se révolte, se trompe, mais finit par être proclamé doge ? C'est fou tout de même. Elle était incapable de mettre son esprit en sommeil, même à l'Opéra. Qu'avions-nous fait ensuite, sans doute pris un taxi pour monter dîner dans un *Heuriger* et profiter de l'air exceptionnellement tiède du printemps, quand les collines viennoises sentent les grillades, l'herbe et les papillons, voilà qui me ferait du bien, un peu de soleil de juin, au lieu de cet automne interminable, de cette pluie continue qui frappe ma vitre – j'ai oublié de tirer les rideaux, quel idiot, pressé de me coucher et d'éteindre la lumière, il va falloir que je me relève, non, pas maintenant, pas maintenant que je suis dans un *Heuriger* sous une treille à boire du vin blanc avec Sarah, à évoquer Istanbul peut-être, la Syrie, le désert, qui sait, ou à parler de Vienne et de musique, de bouddhisme tibétain, du séjour en Iran qui se profilait. Les nuits de Grinzing après les nuits de Palmyre, le *Grüner Veltliner* après le vin libanais, la fraîcheur d'une soirée printanière après les veillées étouffantes de Damas. Une tension un peu gênée. Est-ce qu'elle discourait déjà de Vienne comme *porte de l'Orient*, elle m'avait choqué en descendant en flammes le *Danube* de Claudio Magris, un de mes livres préférés : Magris est un habsbourgeois nostalgique, disait-elle, son *Danube* est terriblement injuste pour les Balkans ; plus il s'y enfonce, moins il donne d'informations. Les mille premiers kilomètres du cours du fleuve occupent plus des deux tiers du livre ; il consacre seulement une centaine de pages aux mille huit cents suivants : dès qu'il quitte Budapest, il n'a presque plus rien à dire, donnant l'impression (contrairement à ce qu'il annonce dans son introduction) que toute l'Europe du Sud-Est est beaucoup moins intéressante, qu'il ne s'y est rien joué ni rien construit d'important. C'est une vision terriblement "austrocentriste" de la géographie culturelle, une négation presque absolue de l'identité des Balkans, de la Bulgarie, de la Moldavie, de la Roumanie et surtout de leur héritage ottoman.

À côté de nous une tablée de Japonais engloutissait des escalopes viennoises d'une taille rocambolesque, qui pendaient de chaque côté d'assiettes pourtant démesurées, oreilles d'ours en peluche géants.

Elle s'échauffait en disant cela, ses yeux s'étaient assombris, le coin de sa bouche tremblait un peu ; je n'ai pas pu m'empêcher de rigoler :

— Désolé, je ne vois pas l'enjeu ; le livre de Magris me paraît savant, poétique et même parfois drôle, une promenade, une promenade érudite et subjective, quel mal y a-t-il à cela, certes Magris est un spécialiste de l'Autriche, il a écrit une thèse sur la vision de l'empire dans la littérature autrichienne du

XIX^e siècle, mais que veux-tu, tu ne m'enlèveras pas de l'idée que ce *Danube* est un grand livre, un succès mondial, qui plus est.

— Magris est comme toi, c'est un nostalgique. C'est un Triestin mélancolique qui regrette l'empire.

Elle exagérait, bien sûr, le vin aidant, elle montait sur ses grands chevaux, parlait de plus en plus fort, à tel point que nos voisins japonais se retournaient parfois vers nous ; je commençais à être un peu embarrassé – de plus, même si l'idée d'un austrocentrisme à la fin du xx^e siècle me paraissait du plus haut comique, tout à fait réjouissante, elle m'avait vexé avec le mot nostalgique.

— Le Danube est le fleuve qui relie le catholicisme, l'orthodoxie et l'islam, ajouta-t-elle. C'est cela qui est important : c'est plus qu'un trait d'union, c'est... C'est... Un moyen de transport. La possibilité d'un passage.

Je l'ai regardée, elle paraissait tout à fait calmée. Sa main était posée sur la table, un peu avancée vers moi. Autour de nous, dans le jardin verdoyant de l'auberge, entre les ceps des treilles et les troncs des pins noirs, les serveuses en tabliers brodés couraient avec de lourds plateaux chargés de carafes dégueulant un peu, au gré des pas des jeunes filles sur les graviers, leur vin blanc si fraîchement tiré du baril qu'il en était trouble et mousseux. J'avais envie d'évoquer des souvenirs de Syrie ; je me retrouvais à disserter sur le *Danube* de Magris. Sarah.

— Tu oublies le judaïsme, j'ai dit.

Elle m'a souri, plutôt surprise ; son regard s'est éclairé un instant,

— Oui, bien sûr, le judaïsme aussi.

Était-ce avant ou après qu'elle m'emmène au Musée juif de la Dorotheergasse, je ne sais plus, elle avait été outrée, absolument choquée, par "l'indigence" de ce musée – elle avait même rédigé un *Commentaire annexe au guide officiel du Musée juif de Vienne*, très ironique, plutôt hilarant. Je devrais y retourner un de ces jours, voir si les choses ont changé ; à l'époque la visite était organisée par étage, expositions temporaires d'abord, puis collections permanentes. Le parcours *holographique* des personnalités juives éminentes de la capitale lui avait paru d'une vulgarité sans nom, des hologrammes pour une communauté disparue, pour des fantômes, quelle horrible évidence, sans parler de la laideur de ces images. Elle n'était encore qu'au début de son indignation. Le dernier étage l'a fait ni plus ni moins éclater de rire, un rire qui s'est changé petit à petit en une rage triste : des dizaines de vitrines débordaient d'objets en tout genre, des centaines de coupes, de chandeliers, de tefillins, de châles, des milliers de *judaica* entassés sans ordre aucun, avec une sommaire et terrifiante explication : *articles spoliés entre 1938 et 1945, dont les propriétaires ne se sont jamais fait connaître*, ou quelque chose d'équivalent, des prises de guerre retrouvées parmi les débris du Troisième Reich et entassées sous les toits du Musée juif de Vienne comme dans le grenier d'un aïeul un peu désordonné, une accumulation, un tas de vieilleries pour un antiquaire sans scrupule. Et il n'est point douteux, disait Sarah, que cela s'est fait avec les meilleures intentions du monde, avant que la poussière ne prenne le dessus et que le sens de cet amoncellement ne se perde totalement pour laisser la place à un *capharnaüm*, qui est le nom d'une ville de Galilée, n'oublie pas, disait-elle. Elle alternait entre le rire et la colère : mais quelle image de la

communauté juive, quelle image, je te jure, imagine les enfants des écoles qui visitent ce musée, ils vont s'imaginer que ces Juifs disparus étaient des argentiers collectionneurs de bougeoirs, et elle avait sans doute raison, c'était déprimant et me faisait sentir un peu coupable.

La question qui hantait Sarah après notre visite du Musée juif, c'était celle de l'altérité, de quelle façon cette exposition éludait la question de la différence pour se centrer sur des "personnalités éminentes" qui ressortissaient au "même" et une accumulation d'objets dénuée de sens qui "désamorçait", disait-elle, les différences religieuses, culturelles, sociales et même linguistiques pour présenter la culture matérielle d'une civilisation brillante et disparue. Cela ressemble à l'entassement de scarabées fétiches dans les vitrines en bois du Musée du Caire, ou aux centaines de pointes de flèches et de grattoirs en os d'un musée de la Préhistoire, disait-elle. L'objet remplit le vide.

Voilà, j'étais tranquillement dans un *Heuriger* à profiter d'une magnifique soirée de printemps et maintenant j'ai Mahler et ses *Kindertotenlieder* dans la tête, chants des enfants morts, composés par celui qui tint sa propre fille morte dans ses bras à Maiernigg en Carinthie trois ans après les avoir composés, des chants dont on ne comprendra l'horrible étendue que bien après sa propre disparition en 1911 : parfois le sens d'une œuvre est atrocement amplifié par l'histoire, multiplié, décuplé dans l'horreur. Il n'y a pas de hasard, dirait Sarah pétrie de bouddhisme, la tombe de Mahler se trouve dans le cimetière de Grinzing, à deux pas de ce fameux *Heuriger* où nous passions une si belle soirée malgré la "dispute" danubienne et ces *Kindertotenlieder* sont des poèmes de Rückert, premier grand poète orientaliste allemand avec Goethe, l'Orient, toujours l'Orient.

Il n'y a pas de hasard, mais je n'ai pas encore fermé les rideaux et le lampadaire du coin de Porzellan me dérange. Courage ; il est pénible à celui qui vient de se coucher de se relever, qu'il ait omis un besoin naturel que son corps soudain lui rappelle ou qu'il ait oublié son réveil loin de lui, c'est une saloperie, vulgairement parlant, de devoir repousser la couette, de chercher de la pointe des pieds des pantoufles qui ne devraient pas être loin, de décider qu'on se fout des pantoufles pour un si court trajet, de bondir jusqu'aux cordons des rideaux, de se résoudre à un crochet rapide jusqu'à la salle de bains, d'uriner assis, les pieds en l'air, pour éviter un contact prolongé avec le carrelage glacé, d'effectuer le trajet inverse le plus vite possible pour enfin rejoindre les rêves qu'on n'aurait jamais dû quitter, toujours la même mélodie dans cette tête qu'on repose, soulagé, sur l'oreiller – adolescent, c'était le seul morceau de Mahler que je supportais, et même plus, une des rares pièces qui était capable de m'émouvoir aux larmes, le pleur de ce hautbois, ce chant terrifiant, je cachais cette passion comme une tare un peu honteuse et aujourd'hui c'est bien triste de voir Mahler si galvaudé, avalé par le cinéma et la publicité, son beau visage maigre tellement utilisé pour vendre Dieu sait quoi, il faut se retenir de détester cette musique qui encombre les programmes d'orchestre, les bacs des disquaires, les radios et l'année dernière, au moment du centenaire de sa mort, il a fallu se boucher les oreilles tellement Vienne a suinté du Mahler jusque par les fentes les plus insoupçonnées, on voyait les touristes arborer des tee-shirts à l'effigie de Gustav, acheter des posters, des aimants pour leurs frigos et sûr qu'à Klagenfurt il y avait foule pour visiter sa cabane au bord du Wörthersee – je n'y suis jamais allé, voilà une excursion que je

pourrais proposer à Sarah, aller parcourir la Carinthie mystérieuse : il n’y a pas de hasard, l’Autriche est entre nous au milieu de l’Europe, nous nous y sommes rencontrés, j’ai fini par y revenir et elle n’a cessé de m’y rendre visite. Le Karma, le Destin, selon le nom qu’on veut bien donner à ces forces auxquelles elle croit : la première fois que nous nous sommes vus c’était en Styrie, à l’occasion d’un colloque, une de ces grands-messes de l’orientalisme organisées à intervalles réguliers par les ténors de notre branche et qui, comme il se doit, avaient accepté quelques “jeunes chercheurs” – pour elle, pour moi, le baptême du feu. J’ai fait le trajet de Tübingen en train, *via* Stuttgart, Nuremberg et Vienne, profitant du magnifique voyage pour mettre la dernière main à mon intervention (“Modes et intervalles dans la théorie musicale d’Al Farabi”, titre tout à fait prétentieux d’ailleurs, étant donné le peu de certitudes que contenait ce résumé de mon mémoire) et surtout à lire *Un tout petit monde*, ouvrage désopilant de David Lodge qui constituait, pensais-je, la meilleure introduction possible au monde universitaire (il y a longtemps que je ne l’ai pas relu, tiens, voilà qui pourrait agrémenter une longue soirée d’hiver). Sarah présentait un papier bien plus original et abouti que le mien, “Le merveilleux dans *Les Prairies d’or* de Massoudi”, tiré de sa maîtrise. Seul “musicien”, je me retrouvais dans un panel de philosophes ; elle participait étrangement à une table ronde sur “Littérature arabe et sciences occultes”. Le colloque avait lieu à Hainfeld, demeure de Joseph von Hammer-Purgstall, premier grand orientaliste autrichien, traducteur des *Mille et Une Nuits* et du *Divan* de Hafez, historien de l’Empire ottoman, ami de Silvestre de Sacy et de tout ce que la petite bande des orientalistes comptait comme membres à l’époque, désigné seul héritier d’une aristocrate de Styrie très âgée qui lui avait légué son titre et ce château en 1835, le plus grand *Wasserschloss* de la région. Von Hammer le maître de Friedrich Rückert, auquel il enseigna le persan à Vienne, et avec lequel il traduisit des extraits du *Divan-e Shams* de Rumi, un lien entre un château oublié de Styrie et les *Kindertotenlieder*, qui unit Mahler à la poésie de Hafez et aux orientalistes du XIX^e.

D’après le programme du colloque, l’université de Graz, notre hôte dans l’illustre palais, avait bien fait les choses ; nous serions logés dans les petites villes de Feldbach ou de Gleisdorf toutes proches ; un autobus *spécialement affrété* nous amènerait tous les matins à Hainfeld et nous ramènerait le soir après le dîner, *servi dans l’auberge du château* ; trois salles du bâtiment avaient été préparées pour les débats, l’une d’elles étant la splendide bibliothèque de Hammer lui-même, dont les rayonnages étaient encore garnis de ses collections et, cerise sur ce gâteau, l’office du tourisme de Styrie proposerait en permanence sur place *dégustations et vente de produits locaux* : tout cela paraissait particulièrement “auspiceux”, comme dirait aujourd’hui Sarah.

L’endroit était tout à fait étonnant.

De larges douves d’agrément, coincées entre une ferme moderne, un bois et un marécage entouraient un bâtiment de deux étages, aux toits pentus recouverts de tuiles sombres, qui fermait une cour carrée de cinquante mètres de côté – si étrangement proportionné que, de l’extérieur, et malgré les larges tours d’angle, ce château paraissait trop bas pour une telle dimension, écrasé dans la plaine par la paume d’un géant. Les austères murs extérieurs perdaient leur enduit gris en grandes plaques dévoilant les briques et seul le vaste porche de l’entrée – un tunnel long et sombre, voûté en ogive surbaissée – avait conservé sa

splendeur baroque et surtout, à la grande surprise de tous les orientalistes qui franchissaient ce seuil, une inscription en arabe, calligraphiée en ronde-bosse dans la pierre, qui protégeait la demeure et ses habitants par ses bénédictions : il s'agissait sans nul doute du seul *Schloss* de toute l'Europe à brandir ainsi le nom d'Allah tout-puissant sur son frontispice. Je me suis demandé, en descendant du bus, ce que ce troupeau d'universitaires pouvait bien contempler, le nez en l'air, avant d'être estomaqué, à mon tour, par le petit triangle d'arabesques perdu en terres catholiques, à quelques kilomètres des frontières hongroises et slovènes : Hammer avait-il rapporté cette inscription de l'un de ses nombreux voyages, ou l'avait-il fait péniblement recopier par un tailleur de pierres local ? Ce message de bienvenue arabe n'était que la première des surprises, la seconde était elle aussi de taille : une fois le tunnel de l'entrée franchi, on avait soudain l'impression de se retrouver dans un monastère espagnol, voire un cloître italien ; tout autour de l'immense patio, et sur ses deux étages, courait une interminable suite d'arcades, d'arches couleur terre de Sienne, interrompue uniquement par une chapelle baroque blanche dont le clocher à bulbe tranchait avec l'aspect méridional de l'ensemble. Toutes les circulations du château se faisaient donc par cet immense balcon sur lequel donnaient, avec une régularité monastique, les si nombreuses pièces, ce qui était bien surprenant dans un recoin d'Autriche dont le climat n'était pas réputé pour être parmi les plus doux d'Europe en hiver mais qui s'expliquait, je l'appris plus tard, par le fait que l'architecte, italien, n'avait visité la région qu'en été. La vallée de la Raab prenait donc, pourvu que l'on restât dans ce *cortile* surdimensionné, un air de Toscane. Nous étions début octobre et il ne faisait pas très beau le lendemain de notre arrivée dans la Marche styrienne, chez feu Joseph von Hammer-Purgstall ; un peu abruti par mon voyage en train j'avais dormi comme un sonneur dans une petite auberge propre au cœur d'un village qui m'avait paru (peut-être à cause de la fatigue du trajet ou du brouillard dense sur la route serpentant entre les collines pour venir de Graz) bien plus lointain que les organisateurs ne l'avaient annoncé, dormi comme un sonneur, c'est bien le moment d'y penser, peut-être devrais-je maintenant aussi trouver un moyen de m'abrutir, un long voyage en train, une course en montagne, ou arpenter les bars louches pour essayer de mettre la main sur une boulette d'opium, mais dans l'Alsergrund il y a peu de chances que je tombe sur une bande de *teriyaki* iraniens : malheureusement de nos jours l'Afghanistan, victime des marchés, exporte surtout de l'héroïne, substance encore plus effrayante que les comprimés prescrits par le Dr Kraus, mais j'ai bon espoir, j'ai bon espoir de trouver le sommeil, et sinon à un moment le soleil finira bien par se lever. Toujours cet air de malheur dans la tête. Il y a dix-sept ans (essayons par un mouvement d'oreiller de chasser Rückert, Mahler et tous les enfants morts) Sarah était beaucoup moins radicale dans ses positions, ou peut-être tout aussi radicale, mais plus timide ; j'essaye de la revoir descendre de cet autocar devant le château de Hainfeld, ses cheveux roux, longs et bouclés ; ses joues rebondies et ses taches de rousseur lui donnaient un air enfantin qui contrastait avec son regard profond, presque dur ; elle avait déjà un je-ne-sais-quoi d'oriental dans le visage, dans le teint et la forme des yeux, qui s'est accentué avec l'âge me semble-t-il, je dois avoir quelque part des photos, sans doute pas de Hainfeld mais beaucoup de clichés oubliés de Syrie et d'Iran, feuilles d'album, je me sens très calme maintenant, engourdi, bercé par le souvenir de ce colloque

autrichien, du château de Hammer-Purgstall et de Sarah, sur son parvis, en train d'en contempler l'inscription arabe avec un hochement de chef incrédule et l'air ébloui, ce même chef que j'ai observé osciller si souvent entre émerveillement, perplexité et froideur blasée, celle dont elle fait preuve quand je la salue pour la première fois, après son intervention, attiré par la qualité de son texte et, bien sûr, sa grande beauté, la mèche auburn qui dissimule son visage lorsque, un peu émue les premières minutes, elle lit son papier sur les monstres et les miracles des *Prairies d'or* : des goules terrifiantes, des djinns, des *hinn*, des *nisnas*, des *hawatif*, créatures étranges et dangereuses, pratiques magiques et divinatoires, peuples demi-humains et animaux fantastiques. Je m'approche d'elle en traversant la foule de savants qui se pressent autour du buffet de la pause café, sur un de ces balcons à arcades où s'ouvre la cour si italienne du château styrien. Elle est seule, appuyée à la rambarde, une tasse vide à la main ; elle observe la façade blanche de la chapelle, où se reflète le soleil d'automne et je lui dis excusez-moi, magnifique intervention sur Massoudi, incroyables tous ces monstres, et elle me sourit gentiment sans rien répondre, en me regardant me débattre entre son silence et ma timidité : je comprends immédiatement qu'elle attend de voir si je vais m'enfoncer dans des banalités. Je me contente de lui proposer de lui remplir sa tasse, elle me sourit de nouveau, et cinq minutes plus tard nous sommes en grande conversation, à parler de goules et de djinns ; ce qui est fascinant, me dit-elle, c'est le tri qu'opère Massoudi entre créatures *attestées, véridiques* et pures inventions de l'imagination populaire : les djinns et les goules sont bien réels pour lui, il en recueille des témoignages acceptables par ses critères de preuve, alors que les *nisnas*, par exemple, ou les griffons et le phœnix sont des légendes. Massoudi nous apprend beaucoup de détails sur la vie des goules : puisque leur forme et leurs instincts les isolent de tous les êtres, dit-il, elles recherchent les solitudes les plus sauvages et ne se plaisent que dans les déserts. Par le corps, elles tiennent à la fois de l'homme et de l'animal le plus brutal. Ce qui intéresse le "naturaliste" qu'est Massoudi, c'est de comprendre comment naissent et se reproduisent les goules, s'il s'agit bien d'animaux : les rapports charnels avec des humains, au milieu du désert, sont envisagés comme une possibilité. Mais la thèse qu'il privilégie est celle de savants des Indes, qui considèrent que les goules sont une manifestation de l'énergie de certaines étoiles, quand elles se lèvent.

Un autre congressiste se mêle à notre conversation, il a l'air très intéressé par les possibilités d'accouplement entre êtres humains et goules ; c'est un Français plutôt sympathique, du nom de Marc Faugier, qui se définit avec beaucoup d'humour comme un "spécialiste de l'accouplement arabe" – Sarah se lance dans des explications assez terrifiantes sur les charmes de ces monstres : au Yémen, dit-elle, si un homme a été violé par une goule dans son sommeil, ce qu'on détecte par une forte fièvre et des pustules mal placées, on utilise une thériaque composée d'opium et de plantes apparues au lever de l'étoile du Chien, ainsi que des talismans et des incantations ; si la mort survient, il faut brûler le corps dans la nuit suivant le décès pour éviter la naissance de la goule. Si le malade survit, ce qui est rare, on lui tatoue alors un dessin magique sur la poitrine – en revanche aucun auteur ne décrit, apparemment, la naissance du monstre... Les goules, vêtues de haillons, de vieilles couvertures, cherchaient à dérouter les voyageurs en leur chantant des chansons ; ce sont un peu les sirènes du désert : si leur visage et leur odeur

véritables sont bien ceux d'un cadavre en décomposition, elles ont néanmoins le pouvoir de se transformer pour charmer l'homme égaré. Un poète arabe antéislamique, surnommé Taabbata Sharran, "celui qui porte le malheur sous son bras", parle de sa relation amoureuse avec une goule femelle : "Au lever de l'aurore, dit-il, elle s'est présentée à moi pour être ma compagne ; je lui ai demandé ses faveurs et elle s'est agenouillée. Si l'on m'interroge sur mon amour, je dirai qu'il se cache dans les replis des dunes."

Le Français a l'air de trouver cela joyeusement ignoble ; cette passion du poète et du monstre me paraît plutôt touchante. Sarah est intarissable ; elle continue à parler, sur ce balcon, alors que la plupart des savants s'en retournent à leurs panels et travaux. Bientôt nous restons seuls, dehors, tous les trois, dans le soir qui tombe ; la lumière est orangée, derniers débris de soleil ou premières lueurs électriques dans la cour. Les cheveux de Sarah brillent.

— Savez-vous que ce château de Hainfeld recèle lui aussi des monstres et des merveilles ? C'est bien sûr la demeure de Hammer l'orientaliste, mais c'est aussi l'endroit qui a inspiré à Sheridan Le Fanu son roman *Carmilla*, la première histoire de vampires qui fera frémir la bonne société britannique, une décennie avant *Dracula*. En littérature, le premier vampire est une femme. Avez-vous vu l'exposition au rez-de-chaussée ? C'est absolument incroyable.

L'énergie de Sarah est extraordinaire ; elle me fascine ; je vais la suivre dans les couloirs de l'immense demeure. Le Français est resté à ses activités scientifiques, nous faisons l'école buissonnière, Sarah et moi, à la recherche, dans la nuit des ombres et des chapelles oubliées, des souvenirs des vampires de la Styrie mystérieuse – l'exposition se trouve en réalité au sous-sol, plus qu'au rez-de-chaussée, dans des caves voûtées aménagées pour l'occasion ; nous sommes les seuls visiteurs ; dans la première salle, plusieurs grandes crucifixions en bois peint alternent avec de vieilles hallebardes et des représentations de bûchers – des femmes en haillons qui brûlent, *Les Sorcières de Feldbach*, explique le commentaire ; le scénographe ne nous a pas épargné le son, des hurlements lointains noyés dans des crépitements sauvages. Je suis troublé par la grande beauté de ces êtres qui payent leur commerce avec le Démon et que les artistes médiévaux montrent à demi nues, chair ondulant dans les flammes, des ondines maudites. Sarah observe et commente, son érudition est extraordinaire, comment peut-elle connaître si bien tous ces récits, toutes ces histoires de Styrie, alors qu'elle aussi vient d'arriver à Hainfeld, c'en est presque inquiétant. Je commence à être effrayé, j'étouffe un peu dans cette cave humide. La seconde salle est consacrée aux philtres, aux breuvages magiques ; une vasque de granit gravée de runes contient un liquide noir, peu appétissant et lorsqu'on s'en approche retentit une mélodie au piano, dans laquelle je crois reconnaître un thème de Georges Gurdjieff, une de ses compositions ésotériques ; au mur, sur la droite, une représentation de Tristan et Iseult, sur un bateau, devant un jeu d'échecs ; Tristan boit dans une grande coupe qu'il tient dans sa main droite pendant qu'un page enturbanné verse d'une outre le philtre à Iseult, qui regarde le jeu d'échecs et tient une pièce entre le pouce et l'index – derrière eux, la servante Brangien les observe, et la mer infinie déploie ses ondulations. J'ai soudain la sensation que nous sommes dans la forêt obscure, auprès de cette fontaine de granit, dans *Pelléas et Mélisande* ; Sarah

s’amuse à jeter une bague dans le liquide noir, ce qui a pour effet d’augmenter le volume de l’ample et mystérieuse mélodie de Gurdjieff ; je la regarde, assise sur la margelle de la vasque de pierre ; ses longues boucles caressent les runes alors que sa main plonge dans l’eau sombre.

La troisième salle, sans doute une ancienne chapelle, est celle de *Carmilla* et des vampires. Sarah me raconte comment l’écrivain irlandais Sheridan Le Fanu a passé tout un hiver à Hainfeld, quelques années avant que Hammer l’orientaliste ne s’y installe ; *Carmilla* est inspirée d’une histoire vraie, dit-elle : le comte Purgstall a bel et bien recueilli une de ses parentes orpheline nommée Carmilla, qui s’est immédiatement liée d’une profonde amitié avec sa fille Laura, comme si elles se connaissaient depuis toujours – très vite, elles deviennent intimes ; elles partagent secrets et passions. Laura commence à rêver d’animaux fantastiques qui lui rendent visite la nuit, l’embrassent et la caressent ; parfois, dans ses songes, ils se transforment en Carmilla, à tel point que Laura finit par se demander si Carmilla n’est pas un jeune homme déguisé, ce qui expliquerait son trouble. Laura tombe malade d’une maladie de langueur qu’aucun médecin ne parvient à guérir, jusqu’à ce que le comte ait vent d’un cas semblable, à quelques milles de là : plusieurs années auparavant une jeune femme est morte, deux trous ronds au haut de la gorge, victime de la vampire Millarca Karstein. Carmilla n’est autre que l’anagramme et la réincarnation de Millarca ; c’est elle qui suce la vitalité de Laura – le comte devra l’abattre et la renvoyer dans la tombe par un rituel terrifiant.

Au fond de la crypte où de grands panneaux rouge sang expliquent la relation de Hainfeld avec les vampires se trouve un lit à baldaquin, un lit bien fait, aux draps blancs, aux boiseries tendues de voiles de soie brillants que le scénographe de l’exposition a éclairé par en dessous, avec des lumières très douces ; sur le lit, un corps de jeune femme est allongé, dans une robe vaporeuse, une statue de cire imitant le sommeil, ou la mort ; elle a deux marques rouges sur le torse, au niveau du sein gauche, que la soie ou la dentelle laisse complètement percevoir – Sarah s’approche, fascinée ; elle se penche sur la jeune femme, la caresse doucement de ses cheveux, de sa poitrine. Je suis gêné, je me demande ce que signifie cette passion soudaine, avant de ressentir moi-même un désir étouffant : j’observe les cuisses de Sarah dans leurs collants noirs froter l’étoffe légère de la chemise de nuit blanche, ses mains effleurer le ventre de la statue, j’ai honte pour elle, très honte, je me noie tout à coup, j’inspire profondément, je relève la tête de mon oreiller, je suis dans l’obscurité, il me reste cette dernière image, ce lit baroque, cette crypte effrayante et douce à la fois, j’ouvre grande la bouche pour retrouver l’air frais de ma chambre, le contact rassurant de l’oreiller, le poids de l’édredon.

Une grande honte mêlée de traces de désir, voilà ce qui reste.

Quelle mémoire dans les songes.

On s’éveille sans s’être endormi, en cherchant à rattraper les lambeaux du plaisir de l’autre en soi.

Il y a des recoins faciles à éclairer, d’autres plus obscurs. Le liquide sombre a sans doute à voir avec le terrifiant article reçu ce matin. Amusant que Marc Faugier s’invite dans mes rêves, je ne l’ai pas revu depuis des années. Spécialiste du coït arabe, voilà qui le ferait bien rigoler. Bien sûr il n’était pas présent à ce colloque. Pourquoi y est-il apparu, par quelle association secrète, impossible à savoir.

C'était bien le château de Hainfeld, mais en encore plus grand me semble-t-il. Je ressens un manque physique très fort, maintenant, la douleur d'une séparation, comme si on venait de me priver du corps de Sarah. Les philtres, les caves, les jeunes filles mortes – en y repensant j'ai l'impression que j'étais moi-même allongé sous ce baldaquin, que je souhaitais ardemment les caresses consolatrices de Sarah, sur mon propre lit de mort. La mémoire est bien surprenante, l'horrible Gurdjieff, mon Dieu. Que venait-il faire là, ce vieil occultiste oriental, je suis sûr que cette mélodie douce et envoûtante n'est pas de lui, les rêves superposent les masques et celui-là était bien obscur.

De qui est cette pièce pour piano, je l'ai sur le bout de la langue, ce pourrait être Schubert, mais ce n'est pas lui, un passage d'une *Romance sans paroles* de Mendelssohn peut-être, en tout cas ce n'est pas quelque chose que j'écoute souvent, c'est certain. Si je me rends immédiatement je vais peut-être la retrouver, avec Sarah et les vampires.

Que je sache il n'y avait pas de crypte dans le château de Hammer, ni crypte ni exposition, au rez-de-chaussée se trouvait une auberge tout à fait styrienne où l'on servait des escalopes, du goulasch et des *Serviettenknödel* – il est vrai que nous avons immédiatement sympathisé, Sarah et moi, même sans goules ni coïts surnaturels, pris tous nos repas ensemble et détaillé longuement les étagères de la bibliothèque de l'étonnant Joseph von Hammer-Purgstall. Je lui traduais les titres allemands qu'elle déchiffrait mal ; son niveau d'arabe, bien supérieur au mien, lui permettait de m'expliquer le contenu d'ouvrages auxquels je ne comprenais goutte et nous sommes restés seuls longtemps, épaule contre épaule, alors que tous les orientalistes s'étaient précipités vers l'auberge, de peur qu'il n'y ait pas assez de patates pour tout le monde – je la connaissais depuis la veille et déjà nous étions l'un contre l'autre, penchés sur un vieux livre ; mes yeux devaient danser sur les lignes et ma poitrine se serrer, je sentais le parfum de ses boucles pour la première fois, je faisais l'expérience de la puissance de son sourire et de sa voix pour la première fois : il est bien étrange de penser que, sans aucune surveillance spéciale, dans cette bibliothèque dont la grande fenêtre (seul accident de la façade extérieure, d'une régularité frisant la monotonie) s'ouvrait sur un petit balcon surplombant la douve sud, nous avions dans les mains un recueil de poèmes de Friedrich Rückert dédicacé de sa main à son vieux maître Hammer-Purgstall – écriture large et étalée, signature compliquée et un peu jaunie, datée de Neuses, quelque part en Franconie, en 1836, alors que devant nous frémissaient, au bord de l'eau, ces acores odorants qu'on appelle *Kalmus*, dans lesquels autrefois on taillait les calames. “*Beshnow az ney tchoun hekayat mikonad*”, “Écoute le ney, comme il raconte des histoires”, dit-on au début du *Masnavi* de Roumi et c'était merveille de découvrir que ces deux traducteurs du persan, Hammer et Rückert, étaient là ensemble, alors qu'au-dehors les roseaux nous offraient une majestueuse synesthésie, convoquant, d'un coup, la tendresse des lieder de Schubert et de Schumann, la poésie persane, les plantes aquatiques dont on fait les flûtes, là-bas en Orient et nos deux corps, retenus immobiles et se frôlant à peine, dans la lumière presque absente – d'époque – de cette bibliothèque aux immenses étagères de bois cintrées par le poids des ans ou des ouvrages, derrière leurs vitrines aux marqueteries précieuses. J'ai lu pour Sarah quelques poèmes dans ce petit recueil de Rückert, j'ai essayé de les lui traduire du mieux que je pouvais – ça ne devait pas être

brillant brillant, cette traduction à vue, mais je ne voulais pas que le moment passe, je prenais mon temps, je le reconnais, et elle n'avait pas un geste pour écourter mes hésitations, comme si nous lisions un serment.

Un drôle de serment, car il y a fort à parier qu'elle ne se rappelle plus ce moment ou, plutôt, qu'elle n'y ait jamais attaché la même importance que moi, la preuve, ce matin elle m'envoie, sans un mot, cet article contre nature qui me fait faire des cauchemars dignes d'un vieil opiomane.

Mais maintenant les yeux grands ouverts, soupirant, un peu fiévreux, je vais devoir essayer de me rendormir (quelques frissons sur les mollets, j'ai chaud extrême en endurant froidure, comme qui dirait) et d'oublier Sarah. On ne compte plus les moutons depuis longtemps ; “*Go to your happy place*”, disait-on à un agonisant dans une série télévisée, quelle serait ma *happy place*, je me le demande, quelque part dans l'enfance, au bord d'un lac en été dans le Salzkammergut, à une opérette de Franz Lehár à Bad Ischl, ou aux autos tamponneuses avec mon frère au Prater, peut-être en Touraine chez Grand-Mère, pays qui nous paraissait extraordinairement exotique, étranger sans l'être, où la langue maternelle dont nous avions presque honte en Autriche devenait soudain majoritaire : à Ischl tout était impérial et dansant, en Touraine tout était français, on assassinait des poules et des canards, on ramassait des haricots verts, on chassait le moineau, on mangeait des fromages pourrissants roulés dans la cendre, on visitait des châteaux de contes de fées et on jouait avec des cousins dont on ne comprenait pas tout à fait l'idiome, car nous parlions un français d'adultes, le français de notre mère et des quelques francophones de notre entourage, un français de Vienne. Je me revois en roi du jardin un bâton à la main, en capitaine sur une gabarre descendant la Loire sous les murs d'Alexandre Dumas à Montsoreau, à bicyclette dans les vignes autour de Chinon – ces territoires d'enfance me provoquent une terrible douleur, peut-être à cause de leur disparition brutale, qui préfigure la mienne, la maladie et la peur.

Une berceuse ? Essayons le catalogue des berceuses : Brahms qui sonne comme une boîte à musique bon marché, que tous les enfants d'Europe ont entendu dans leur lit, au creux d'une peluche bleue ou rose, Brahms la Volkswagen de la berceuse, massive et efficace, il n'y a rien qui vous endort plus vite que Brahms, ce méchant barbu pillard de Schumann sans l'audace ni la folie – Sarah adorait un des sextuors de Brahms, le premier sans doute, opus 18 dans mon souvenir, avec un thème, comment dire, envahissant. C'est amusant, le véritable hymne européen, celui qui retentit depuis Athènes jusqu'à Reykjavík et se penche sur nos charmantes têtes blondes c'est cette foutue berceuse de Brahms, atrocement simple, comme le sont les coups d'épée les plus efficaces. Avant lui Schumann, Chopin, Schubert, Mozart et *tutti quanti*, tiens, il y aurait peut-être là un projet d'article, l'analyse de la berceuse comme genre, avec ses effets et ses préjugés – peu de berceuses pour orchestre, par exemple, la berceuse appartient par définition à la musique de chambre. Il n'existe pas, à ma connaissance, de berceuse avec électronique ou pour piano préparé, mais il faudrait vérifier. Est-ce que je suis capable de me rappeler une berceuse contemporaine ? Arvo Pärt le fervent Estonien a composé des berceuses, des berceuses pour chœurs et ensembles à cordes, des berceuses pour endormir des monastères entiers, j'en ai parlé dans ma note assassine sur sa pièce pour orchestre *Orient – Occident* : on imagine parfaitement des dortoirs de

moinillons chanter avant de s'endormir sous la direction de popes barbus. Pourtant, il faut bien le reconnaître, il y a quelque chose de consolant dans la musique de Pärt, quelque chose de ce désir spirituel des foules occidentales, désir de musiques simples sonnante comme des cloches, d'un *Orient* où rien n'aurait été perdu de la relation qui unit l'homme au ciel, un *Orient* rapproché d'un *Occident* par le *credo* chrétien, un débris spirituel, une écorce pour des temps de déréliction – quelle berceuse pour moi, donc, allongé dans le noir, ici et maintenant, alors que j'ai peur, j'ai peur, j'ai peur de l'hôpital et de la maladie : j'essaye de fermer les yeux mais j'appréhende ce face-à-face avec mon corps, avec les battements de mon cœur que je vais trouver trop rapides, les douleurs qui, lorsqu'on s'y intéresse, se multiplient dans tous les recoins de la chair. Il faudrait que le sommeil vienne par surprise, par derrière, comme le bourreau vous étrangle ou vous décapite, comme l'ennemi vous frappe – je pourrais prendre un comprimé, tout simplement, au lieu de me recroqueviller comme un chien pétri d'angoisse entre mes couvertures moites que je retire, trop chaud là-dessous, revenons à Sarah et au souvenir puisqu'ils sont aussi inévitables l'un que l'autre : elle aussi a sa maladie, bien différente de la mienne c'est certain, mais une maladie tout de même. Cette histoire de Sarawak confirme peut-être mes doutes, est-ce qu'elle ne se serait pas perdue à son tour, perdue corps et biens dans l'Orient comme tous ces personnages qu'elle a tant étudiés.

Ce qui a réellement scellé notre amitié, après Hainfeld et les lectures de Rückert, c'est la petite excursion à trente kilomètres de là que nous avons accomplie à la fin du colloque ; elle m'avait proposé de l'accompagner, j'avais évidemment accepté, en mentant sur la possibilité de changer mon billet de train – après, donc, un léger mensonge, j'ai participé à cette balade, au grand dam du serveur de l'auberge qui conduisait la voiture et pensait, certainement, se retrouver seul dans la campagne avec Sarah. Il m'apparaît très clairement maintenant que c'était sans doute la raison de cette invitation, je devais servir de chaperon, ou retirer tout possible caractère romantique à cette promenade. Qui plus est, comme Sarah savait très peu d'allemand et que le chauffeur improvisé maîtrisait assez mal l'anglais, j'étais requis (de cela je me rendis compte, pour mon malheur, assez vite) pour nourrir la conversation. J'avais été passablement impressionné par ce que Sarah tenait à voir, la raison de cette randonnée : le monument à la bataille de Saint-Gothard, plus exactement de Mogersdorf, à une portée de flèche de la Hongrie – pourquoi pouvait-elle bien s'intéresser à une bataille de 1664 contre les Ottomans, victoire du Saint-Empire et de ses alliés français, dans un village perdu, une colline surplombant la vallée de la Raab, affluent du Danube qui coulait à quelques centaines de mètres des roseaux de Hainfeld, je n'allais pas tarder à le savoir, mais avant je devais souffrir trois quarts d'heure de palabres avec un jeune type pas spécialement avenant, très déçu de me voir là, à ses côtés, où il avait imaginé Sarah et sa minijupe – moi-même je me demandais bien pourquoi j'avais engagé tous ces frais, billet de train, nuit d'hôtel supplémentaire à Graz, pour discuter le bout de gras avec ce garçon d'auberge qui, avouons-le, n'était pas le mauvais bougre. (Je me rends compte que Sarah, tranquillement assise à l'arrière, devait bien se marrer, intérieurement, d'avoir réussi à déjouer deux pièges érotiques d'un coup, les deux prétendants s'annulant l'un l'autre dans une triste et réciproque déception.) Il était de Riegersburg et avait étudié à

l'école hôtelière du coin ; sur la route, il nous raconta une ou deux anecdotes sur le *burg* de la Gallerin, fief des Purgstall, nid d'aigle perché depuis l'an mille au haut d'une aiguille que ni les Hongrois ni les Turcs n'ont jamais réussi à prendre. La vallée de la Raab déroulait ses frondaisons orangées par l'automne et, autour de nous, les collines et les vieux volcans éteints de la Marche verdoyaient à l'infini dans le ciel gris, alternant forêts et vignes sur leurs coteaux, un parfait paysage *Mitteleuropa* ; il ne manquait que quelques nappes de brouillard, des cris de fées ou de sorcières en fond sonore pour que le tableau soit complet – une bruine fine s'était mise à tomber ; il était 11 heures du matin mais il aurait aussi bien pu être 5 heures de l'après-midi, je me demandais ce que je foutais là, un dimanche, alors que j'aurais pu tranquillement être dans mon train pour Tübingen au lieu d'aller sur un champ de bataille perdu avec une inconnue ou presque et un garçon d'auberge rural qui ne devait avoir son permis de conduire que depuis l'été précédent – petit à petit je me renfrognais dans la voiture ; bien évidemment nous avons raté un embranchement et nous sommes arrivés à la frontière hongroise, face à la ville de Szentgotthárd dont on apercevait les immeubles au-delà des baraques de la douane ; le jeune chauffeur était embarrassé ; nous avons fait demi-tour – le village de Mogersdorf se trouvait à quelques kilomètres, sur le flanc du promontoire qui nous intéressait : le camp du Saint-Empire, marqué par une croix monumentale en béton d'une dizaine de mètres de haut, construite dans les années 1960 ; une chapelle du même matériau et de la même époque complétait l'ensemble, à peu de distance, et une table d'orientation en pierre déployait le scénario de la bataille. La vue était dégagée ; on voyait la vallée, qui se poursuivait plein est, sur notre gauche, direction Hongrie ; vers le sud, des collines plissaient les trente ou quarante kilomètres qui nous séparaient de la Slovénie. Sarah, à peine descendue du véhicule, s'était agitée ; une fois orientée, elle avait observé le paysage, puis la croix, et n'arrêtait pas de dire "C'est juste extraordinaire", elle allait et venait sur le site, de la chapelle au monument, avant de revenir à la grande table gravée. Je me demandais (et l'aubergiste aussi, apparemment, il fumait accoudé à la portière de son véhicule, en m'adressant de temps en temps des coups d'œil un peu paniqués) si nous n'assistions pas à la reconstitution d'un crime, façon Rouletabille ou Sherlock Holmes : je m'attendais à ce qu'elle déterre des épées rouillées ou des os de chevaux, à ce qu'elle nous détaille l'emplacement de tel ou tel régiment de uhlands ou de piquiers piémontais, s'il y avait eu des uhlands et des Piémontais dans cette mêlée, face aux janissaires féroces. J'espérais que cela me donne l'occasion de briller en jetant dans la bataille mes connaissances de musique militaire turque et de son importance pour le style *alla turca* si fréquent au XVIII^e siècle, Mozart en étant l'exemple le plus célèbre, bref, j'attendais mon heure en embuscade près de notre carrosse, avec le cocher, sans me soucier d'aller crotter mes souliers plus loin vers le bord du promontoire, la table d'orientation et l'immense croix, mais cinq minutes plus tard, ses circonvolutions achevées, Sarah la détective sauvage était toujours en grande contemplation face à la carte de pierre, comme si elle attendait que je la rejoigne : je me suis donc avancé, imaginant une manœuvre féminine pour m'inciter à me rapprocher d'elle, mais peut-être le souvenir des batailles n'est-il pas réellement propice au jeu amoureux, ou sans doute connaissais-je bien mal Sarah : j'ai eu l'impression de la déranger dans ses pensées, sa lecture du paysage. Bien sûr, ce qui l'intéressait dans cet endroit c'était la

façon dont s'était organisé le souvenir, pas tellement l'affrontement en lui-même ; pour elle, l'important c'était la grande croix de 1964 qui, en commémorant la défaite turque, traçait une frontière, un mur, face à la Hongrie communiste, l'Est de l'époque, le nouvel ennemi, le nouvel Orient qui remplaçait naturellement l'ancien. Il n'y avait de place ni pour moi ni pour la *Marche turque* de Mozart dans ses observations ; elle a tiré un petit carnet de sa poche et a pris quelques notes, puis elle m'a souri, visiblement très heureuse de son expédition.

Il recommençait à pleuvoir ; Sarah referma son carnet, le rangea dans la poche de son imperméable noir ; j'avais dû garder mes considérations sur l'influence de la musique militaire turque et de ses percussions pour le chemin du retour : il est certain qu'en 1778, lorsque Mozart compose sa onzième sonate pour piano, la présence ottomane, le siège de Vienne ou cette bataille de Mogensdorf sont déjà bien loin et pourtant son *Rondo alla turca* est très certainement la pièce de l'époque qui entretient la relation la plus étroite avec les *mehter*, les fanfares des janissaires ; est-ce à cause de récits de voyageurs, ou tout simplement parce qu'il a le génie de la synthèse et reprend, magnifiquement, toutes les caractéristiques du style "turc" de l'époque, on l'ignore, et moi-même, pour briller dans cette bagnole se traînant au milieu de la Styrie suintant l'automne, je n'hésitais pas à synthétiser (à pomper, quoi) les travaux d'Eric Rice et de Ralph Locke, indépassables sur le sujet. Mozart réussit si bien à incarner le "son" turc, les rythmes et les percussions, que même Beethoven l'immense avec le *tam taladam tam tam taladam* de sa propre marche turque des *Ruines d'Athènes* parvient tout juste à le copier, ou à lui rendre hommage, peut-être. N'est pas un bon orientaliste qui veut. J'aimerais beaucoup raconter à Sarah, maintenant, pour la faire rire un peu, cette performance hilarante, enregistrée en 1974, de huit pianistes mondialement célèbres, interprétant la *Marche turque* de Beethoven sur scène, huit immenses pianos en cercle. Ils jouent cet arrangement étrange pour seize mains une première fois, puis, après les applaudissements, ils se rassoient et l'interprètent à nouveau, mais dans une version burlesque : Jeanne-Marie Darré se perd dans sa partition ; Radu Lupu sort d'on ne sait où un tarbouche et se le visse sur le crâne, peut-être pour bien montrer que lui, Roumain, est le plus oriental de tous ; il tire même un cigare de sa poche et joue n'importe comment, les doigts encombrés par le tabac, au grand dam de sa voisine Alicia de Larrocha qui n'a pas l'air de trouver cela très drôle, ce concert de dissonances et de fausses notes, pas plus que la pauvre Gina Bachauer, dont les mains paraissent minuscules auprès de son gigantesque corps : très certainement la *Marche turque* est la seule pièce de Beethoven avec laquelle ils pouvaient se permettre cette farce potache, même si on rêverait que l'exploit soit réédité pour, par exemple, une ballade de Chopin ou la *Suite pour piano* de Schönberg ; on aimerait entendre ce que l'humour et la clownerie pourraient apporter à ces œuvres-là. (Voilà une autre idée d'article, sur les détournements et l'ironie en musique au xx^e siècle ; un peu vaste sans doute, il doit déjà y avoir des travaux sur le sujet, il me semble me rappeler vaguement une contribution [de qui ?] sur l'ironie chez Mahler, par exemple.)

Ce qui était fascinant chez Sarah, c'est à quel point, déjà, à Hainfeld, elle était savante, curieuse et savante, avide de connaissances : avant même d'arriver elle avait potassé (et pas question d'un coup de Google en ces temps déjà anciens) la vie de Hammer-Purgstall l'orientaliste, à tel point que je la soupçonnais d'avoir lu ses Mémoires, et donc de me mentir quand elle disait savoir très peu d'allemand ; elle avait préparé sa visite à Mogersdorf, connaissait tout de cette bataille oubliée et de ses circonstances : comment les Turcs, supérieurs en nombre, avaient été surpris par la cavalerie du Saint-Empire dévalant la colline alors qu'ils venaient de traverser la Raab et que leurs lignes n'étaient pas formées ; des milliers de janissaires coincés entre l'ennemi et la rivière avaient tenté une retraite désespérée, et grande partie d'entre eux s'étaient noyés ou avaient été massacrés depuis la rive, à tel point qu'un poème ottoman, racontait Sarah, décrit le corps mutilé d'un soldat dérivant jusqu'à Győr : il avait promis à sa bien-aimée de revenir et le voilà, tout croupi, les yeux cavés par les corbeaux, qui conte l'horrible issue du combat, avant que sa tête ne se sépare de son tronc et ne poursuive son terrifiant chemin au gré du Danube, jusqu'à Belgrade ou même Istanbul, preuve du courage des janissaires et de leur ténacité – sur le chemin du retour, j'essayais de traduire ce récit pour notre chauffeur, qui, je voyais ses yeux dans le rétroviseur, observait Sarah à ses côtés avec un air un rien effrayé : il n'est certes pas facile de conter fleurette à une jeune femme qui vous parle de batailles, de cadavres pourrissants et de têtes arrachées, même si elle relatait ces histoires avec une véritable compassion. Avant de pouvoir songer au beau, il fallait se plonger dans la plus profonde horreur et l'avoir parcourue tout entière, voilà la théorie de Sarah.

Notre jeune accompagnateur était tout compte fait très sympathique, il nous a déposés à Graz en milieu d'après-midi, avec armes et bagages, non sans nous avoir indiqué (et même être descendu de voiture pour nous y présenter) une auberge de sa connaissance, dans la vieille ville, à deux pas de la montée vers le Schlossberg. Sarah l'a chaleureusement remercié, et moi aussi. (Comment s'appelait ce garçon qui nous avait promenés si gentiment ? Dans mon souvenir il porte un prénom appartenant d'habitude à une génération antérieure à la sienne, genre Rolf ou Wolfgang – non Wolfgang, je m'en souviendrais ; Otto, peut-être, ou Gustav, voire Winfried, ce qui avait pour effet de le vieillir artificiellement et créait en lui une tension étrange, accentuée par une moustache qui, claire et juvénile, cherchait à dépasser la commissure des lèvres aussi vainement que l'armée turque la Raab fatidique.)

J'aurais pu aller à la gare et attraper le premier train pour Vienne, mais cette jeune femme, avec ses histoires de monstres, d'orientalistes et de batailles me fascinait trop pour que je la quitte aussi vite, alors que j'avais la possibilité de passer la soirée en tête à tête avec elle plutôt qu'avec Maman, ce qui n'était pas désagréable, mais trop habituel – si je résidais quelque temps à Tübingen c'était précisément pour quitter Vienne, trop étouffante, trop familière, pas pour revenir dîner avec ma mère tous les dimanches. Six semaines plus tard je devais partir à Istanbul pour la première fois, et les prémices turques de ce séjour en Styrie m'enchantèrent – le jeune drogman Joseph Hammer lui-même n'avait-il pas commencé sa carrière (après tout de même huit ans d'école d'interprète à Vienne) à la légation autrichienne sur le Bosphore ? Istanbul, le Bosphore, voilà une *happy place*, un lieu où je retournerais

immédiatement si je n'étais pas retenu dans la Porzellangasse par les médecins, je m'installerais dans un minuscule appartement au sommet d'un immeuble étroit d'Arnavutköy ou de Bebek et je regarderais passer les bateaux, je les compterais, en observant la rive orientale changer de couleur au gré des saisons ; parfois je prendrais un bus maritime qui m'amènerait à Üsküdar ou à Kadiköy pour voir les lumières de l'hiver sur Bagdat Caddesi, et je rentrerais gelé, les yeux épuisés, regrettant de ne pas avoir acheté de gants dans un de ces centres commerciaux si illuminés, les mains dans les poches et caressant du regard la tour de Léandre qui paraît si proche dans la nuit au milieu du Détroit, puis chez moi, là-haut, essoufflé par l'ascension je me servais un thé bien fort, bien rouge, très sucré, je fumerais une pipe d'opium, une seule, et je m'assoupirais doucement dans mon fauteuil, réveillé de temps à autre par les cornes de brume des tankers en provenance de la mer Noire.

L'avenir était aussi radieux que le Bosphore un beau jour d'automne, s'annonçait sous des auspices aussi brillants que cette soirée à Graz seul avec Sarah dans les années 1990, premier dîner en tête à tête, moi j'étais intimidé par ce que ce protocole impliquait de romantisme (même s'il n'y avait pas de bougeoir en étain sur la table de la *Gasthaus*), pas elle : elle parlait de la même façon, exactement, et des mêmes choses horribles que si nous avions dîné, par exemple, à la cafétéria d'une résidence universitaire, ni plus bas, ni plus fort, alors que pour ma part l'atmosphère feutrée, les lumières basses et le chic distant des serveurs me poussaient à chuchoter, sur le ton de la confidence – je ne voyais pas trop quels secrets j'aurais pu confier à cette jeune femme qui poursuivait ses récits de batailles turques, encouragée par notre visite de Graz et de la Landeszeughaus, l'Arsenal de Styrie, tout droit sorti du XVII^e siècle. Dans cette belle maison ancienne aux façades décorées se trouvaient des milliers d'armes bien rangées, savamment disposées, comme si quinze mille hommes devaient demain faire la queue dans la Herrengasse pour prendre qui un sabre, qui un plastron, qui une arquebuse ou un pistolet et courir défendre la région contre une improbable attaque musulmane : des milliers de mousquets, des centaines de piques, de hallebardes pour arrêter les chevaux, de casques et de heaumes pour protéger fantassins et cavaliers, des myriades d'armes de poing, d'armes blanches prêtes à être saisies, de poires à poudre prêtes à être distribuées, et il était assez effrayant de voir, dans cette accumulation si ordonnée, que beaucoup de ces objets avaient servi : les armures portaient les traces des balles qu'elles avaient arrêtées, les lames étaient usées par les coups portés et on imaginait aisément la douleur que toutes ces choses inertes avaient provoquée, la mort répandue autour d'elles, les ventres percés, les corps mis en pièces dans l'énergie de la bataille.

On entendait dans cet Arsenal, disait Sarah, le grand silence de ces instruments guerriers, leur silence éloquent, ajoutait-elle, tant cette accumulation d'engins mortels ayant survécu à leurs propriétaires dessinait les souffrances de ceux-ci, leurs destins et, enfin, leur absence : voilà ce dont elle me parlait au cours de ce dîner, du silence que la Landeszeughaus représentait, comment elle mettait ce silence en relation avec les nombreux récits qu'elle avait lus, turcs principalement, voix oubliées contant ces affrontements – j'avais dû passer la soirée à la regarder et à l'écouter, ou du moins je m'imagine, sous le charme, ensorcelé par son discours, qui mêlait histoire, littérature et philosophie bouddhiste ; est-ce que

j'avais détaillé son corps, ses yeux dans son visage comme au musée, les deux nuées de taches de rousseur sur les pommettes, sa poitrine qu'elle cachait souvent avec ses avant-bras en croisant les poignets sous le menton, comme si elle était nue, dans un geste machinal qui m'a toujours paru charmant, pudique, et vexant à la fois, car il me renvoyait à la concupiscence supposée de mon regard sur elle. C'est chose étrange que la mémoire ; je suis incapable de retrouver son visage d'hier, son corps d'hier, ils s'effacent pour laisser la place à ceux d'aujourd'hui, dans le décor du passé – j'avais sans doute ajouté à la conversation une précision musicale : il y avait bien un musicien dans cette bataille de Mogersdorf, un compositeur baroque oublié, le prince Pál Esterházy premier du nom, seul grand guerrier-compositeur ou grand compositeur-guerrier que l'on connaisse, qui s'est battu un nombre incalculable de fois contre les Turcs, auteur de cantates dont le magnifique cycle *Harmonia caelestis* et grand claveciniste lui-même – on ignore s'il fut le premier à s'inspirer de cette musique militaire turque qu'il entendait si souvent, mais j'en doute : après tant de batailles et tant de désastres sur ses terres, il devait surtout avoir envie d'oublier la violence et de se consacrer (avec succès) à l'Harmonie Céleste.

Tiens, à propos de musique militaire : la galopade de M. Gruber qui va se coucher. Il est donc 23 heures – incroyable quand même que ce monsieur *courre* vers la salle de bains, tous les soirs, chaque soir que Dieu fait *Herr* Gruber se précipite vers ses chiottes à 11 heures pétantes en faisant craquer le parquet et trembler mes lustres.

En rentrant de Téhéran, je m'étais arrêté à Istanbul où j'avais passé trois jours splendides, seul ou presque, à part une virée mémorable avec Michael Bilger pour “fêter ma libération”, tant il est vrai qu'après dix mois sans sortir de Téhéran et une immense tristesse je méritais une fête à tout casser, en ville, dans des bars enfumés, des tavernes où il y avait de la musique, des filles et de l'alcool, et je pense que c'est la seule fois où j'ai été soûl de ma vie, réellement ivre, ivre de bruit, ivre des cheveux des femmes, ivre de couleurs, de liberté, ivre d'oubli de la douleur du départ de Sarah – Bilger l'archéologue prussien était un excellent guide, il m'a promené de bar en bar à travers Beyoğlu avant de m'achever dans une boîte de nuit je ne sais plus où : je me suis effondré au milieu des putes et de leurs robes bariolées, le nez dans une coupelle contenant des carottes crues et du jus de citron. Il m'a raconté le lendemain avoir été obligé de me porter jusqu'à ma chambre d'hôtel, d'après lui je chantais à tue-tête (quelle horreur !) la *Marche de Radetzky*, mais ça je n'arrive pas à y croire, pourquoi diantre (même si j'étais en route pour Vienne) chanter ce thème martial dans la nuit stambouliote, sûr qu'il se foutait de moi, Bilger s'est toujours moqué de mon accent viennois – je ne pense pas avoir jamais chanté Johann Strauss à tue-tête, ni même siffloté ne serait-ce que le *Pas des patineurs*, déjà au lycée les cours de valse étaient une véritable torture, d'ailleurs la valse est la malédiction de Vienne et aurait dû être interdite après l'avènement de la République, en même temps que l'usage des titres de noblesse : cela nous épargnerait nombre d'affreux bals nostalgiques et d'atroces concerts pour touristes. Toutes les vales, sauf bien sûr la petite valse pour flûte et violoncelle de Sarah, le “thème de Sarah” qui était une de ces petites phrases mystérieuses, enfantines, fragiles, dont on se demandait où elle avait bien pu la dénicher et qui est aussi un endroit où il fait bon retourner, la musique est un beau refuge contre l'imperfection du monde et la déchéance du corps.

Le lendemain à Istanbul je me suis réveillé fringant, comme si de rien n'était, tant l'énergie de la ville et le plaisir de la parcourir effaçaient puissamment les effets de l'alcool ingurgité la veille, pas de maux de tête, pas de nausées, rien qui ne s'envolât d'un coup, Sarah et les souvenirs, nettoyés par le vent du Bosphore.

La petite valse est une drogue puissante : les cordes chaleureuses du violoncelle enveloppent la flûte, il y a quelque chose de fortement érotique dans ce duo d'instruments qui s'enlacent chacun dans son propre thème, sa propre phrase, comme si l'harmonie était une distance calculée, un lien fort et un espace infranchissable à la fois, une rigidité qui nous soude l'un à l'autre en nous empêchant de nous rapprocher tout à fait. Un coït de serpents, je crois que l'image est de Stravinski, mais de quoi parlait-il, certainement pas de valse. Chez Berlioz, dans son *Faust*, dans *Les Troyens* ou *Roméo et Juliette*, l'amour est toujours le dialogue d'un alto et d'une flûte ou d'un hautbois – il y a longtemps que je n'ai pas écouté *Roméo et Juliette*, ses passages saisissants de passion, de violence et de passion.

Il y a des lumières dans la nuit, sous les rideaux ; je pourrais tout aussi bien me remettre à lire, il faut que je me repose, je vais être épuisé demain.

À Graz sans doute avais-je mal dormi aussi, après le dîner en tête à tête, je me sentais un rien déprimé par la perfection de cette fille, sa beauté mais surtout sa facilité à dissenter, à commenter, à exposer avec un naturel extraordinaire les connaissances les plus improbables. Étais-je déjà conscient de nos trajectoires si proches, ai-je eu l'intuition de ce qui s'ouvrirait par ce dîner, ou me laissai-je guider par mon désir, en lui souhaitant la bonne nuit dans un couloir que je revois parfaitement, murs couverts d'un feutre marron, meubles en bois clair, abat-jours vert foncé, comme je me revois allongé ensuite sur le lit étroit les bras croisés sous la tête, soupirant en regardant le plafond, déçu de ne pas être à ses côtés, de ne pas découvrir son corps après avoir été charmé par son esprit – ma première lettre sera pour elle, me suis-je dit en pensant à mon voyage en Turquie ; j'imaginai une correspondance torride, mélange de lyrisme, de descriptions et d'érudition musicale (mais surtout de lyrisme). Je suppose que je lui avais raconté dans le détail le but de mon séjour stambouliote, la musique européenne à Istanbul du XIX^e au XX^e siècle, Liszt, Hindemith et Bartók sur le Bosphore, d'Abdülaziz à Atatürk, projet qui m'avait valu une bourse de recherche d'une fondation prestigieuse dont je n'étais pas peu fier et qui allait déboucher sur mon article à propos du frère de Donizetti, Giuseppe, comme introducteur de la musique européenne dans les classes dirigeantes ottomanes – je me demande ce que vaut ce texte aujourd'hui, pas grand-chose sans doute, à part la reconstruction de la biographie de ce singulier personnage presque oublié, qui vécut quarante ans à l'ombre des sultans et fut enterré dans la cathédrale de Beyoglu au son des marches militaires qu'il avait composées pour l'Empire. (La musique militaire est décidément un point d'échange entre l'Est et l'Ouest, aurait dit Sarah : il est extraordinaire que cette musique si mozartienne "retrouve" en quelque sorte son point d'origine, la capitale ottomane, cinquante ans après la *Marche turque* ; après tout il est logique que les Turcs aient été séduits par cette transformation de leurs propres rythmes et sonorités, car il y avait – pour emprunter le vocabulaire de Sarah – du soi dans l'autre.)

Je vais essayer de réduire mes pensées au silence, au lieu de m'abandonner au souvenir et à la tristesse de cette petite valse ; je vais utiliser une de ces techniques de méditation dont Sarah est familière et qu'elle m'expliquait, en rigolant un peu tout de même, ici à Vienne : essayons de respirer profondément, de laisser glisser les pensées dans un immense blanc, paupières closes, mains sur le ventre, singeons la mort avant qu'elle ne vienne.